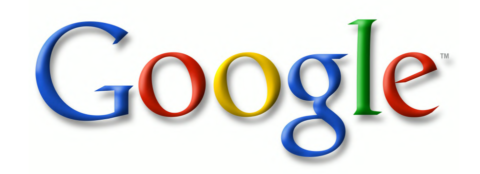


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

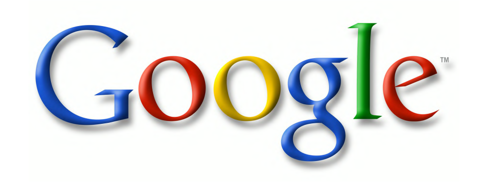
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06731007 2



ŒUVRES

DE

M. GRESSET,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, & donnée au Public par l'AUTEUR.

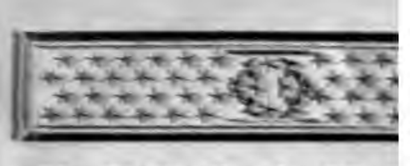
TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez ÉDOUARD KELMARNECK.

M. DCC. LXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
158611A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L



DISCOU[RS]

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Par l'Auteur, le jour de sa réception, à la place de M. Danchet, le 4 Avril 1748.

MESSIEU[RS],

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art qui veut le peindre, pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance: tous les agrémens, toute la nouveauté, toute la richesse du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit; il en est une plus persuasive, plus chere à ma sensibilité, & plus digne de vous: justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer ces essais passagers par des travaux durables; voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur; vos droits & mes engagemens.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres

vœux en entrant dans ce Temple de l'Eloquence, de la Poésie, de l'Histoire, de la Science des mœurs, & de tous les Arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain? Temple immortel où les talens sont encouragés & récompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talens, les partage & les embellit: où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable & des noms célèbres que présentent vos Fastes, rapproché des modeles & des secours, mes premiers sentimens, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu?

Tels furent, Messieurs, & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre; toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modèles: né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la Poésie, une ame faite pour saisir & peindre les idées elevées & les sentimens nobles, un jugement toujours maître du talent, Monsieur Danchet avoit joint à ces dons de la Nature tous les secours de l'art,

unoit la culture de l'esprit & de la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siècles barbares, & la naissance des Lettres; instruit, formé par les oracles de la Poésie, rempli de leurs beautés, animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différens Ecrits, ni à rappeller le succès des Tyndarides, des Cyrus, de Nitétis, couronnés plusieurs fois sur la Scène tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancrède & les Fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la Scène Lyrique; c'est aux Ouvrages à parler de leur Auteur; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public, & avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité; un tribut dont je ne dois rien omettre pour sa gloire & celle des talens même; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit; un éloge fait pour intéresser également & celui qui le donne & ceux qui l'écoutent: avantage bien rare pour la louange!

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée gé-

nérale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages, & d'une conduite sans variations, que je viens rappeller votre souvenir pour peindre tout le mérite de son âme : je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens, il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres; mais pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la Poésie; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, & convaincu toute sa vie que la Poésie ne doit être que l'interprète de la vérité & de l'honneur, la langue de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent : au-dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile & si bas; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ôse attaquer le respect dû aux Loix, au Trône, à la Religion, audace dont tout

le mérite est en même tems si coupable & si digne de mépris : incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence & le devoir, ses Ecrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas toujours vrai qu'on se peigne dans ses Ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentimens vertueux, & l'Orateur des mœurs ; mais quand on parcourt l'histoire de la Poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leurs déclamateurs, & l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples : telle a été la malheureuse destinée de quelques Ecrivains, qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu, ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche. La candeur, la raison & la noblesse que respirent tous ses Ouvrages, sont l'histoire de sa vie : heureux, en la perdant, d'obtenir les regrets sincères de tous ceux qui l'ont bien connu : heureux d'avoir uni à ses talens tous les titres de l'honnête-homme & du sage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée le soin de s'immortaliser dans l'estime public.

C'est votre ouvrage, Messieurs, ce sont vos

biens que je viens d'expoſer à vos yeux, en parlant de ſon cœur & de ſes vertus. C'eſt par les principes invariables de cette illuſtre Compagnie, qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel ſi heureux, & ſur-tout l'eſprit d'union, de déférence & de ſociété, ce caractère ſi eſſentiel à la République Littéraire, & dont vous donnerez toujours le modèle : caractère de nobleſſe & de vérité, de force & de lumière, qui, ne connoiſſant ni les honteuſes inquiétudes de la jalouſie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haîne, ni la baſſeſſe de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les ſecours de la confiance, tous les conſeils du goût, tous les jugemens de l'impartialité ; ne voit point un ennemi dans un concurrent; applaudit tout haut aux vrais ſuccès, ſans ſe réſerver à les déprimer tout bas; & ne cherche que le bien, le progrès & l'embelliſſement des Arts. Voilà, Meſſieurs, l'eſprit reſpectable qui vous anime ; voilà les loix & l'appui, ainſi que les premiers fondemens de l'Académie Françoiſe. En ouvrant ſes annales, monumens de la vertu ainſi que de la gloire littéraire, on voit avec un ſentiment de plaiſir qui n'échappe point aux âmes généreuſes, on voit, dis-je, que l'Amitié éclaira la naiſſance de l'Académie. C'eſt ſur une ſociété choiſie de Sages, qui s'aimoient & s'inſtruiſoient

réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un Empire, conçut le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, & si utile aux Lettres & à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carrière immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, & sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'État, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talens comme par la naissance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour semblable, ont vanté plus heureusement que je ne pourrois faire, sa fondation, ses accroissemens, ses Ouvrages immortels & ses autres attributs. Pour moi, Messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses & des divisions indécentes dont l'empire des Let-

tres eſt quelquefois agité ; pénétré de vénération pour les exemples contraires que préſente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux ſatisfaire au tribut public que je lui dois, qu'en m'étendant à faire remarquer & reſpecter cette heureuſe amitié, partie ſans doute la plus intéreſſante de vos Faſtes, puiſqu'elle eſt l'hiſtoire de la vertu, & que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talens.

Cette union qui, en aſſurant vos progrès, préſageoit toute votre gloire, attira plus particulièrement ſur vous l'attention du Souverain. Louis XIV, aux noms ſublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le ſentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureuſement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illuſtré le dernier règne & la Nation, & porté à un ſi haut dégré de ſplendeur l'Eloquence & la Poéſie, ainſi que la pureté, l'énergie, & l'élégance de la Langue Françoiſe, devenue par eux la Langue de l'Europe. Différens dans leurs genres, mais placés dans la même carrière, rivaux ſans diviſion, concurrens dignes de s'eſtimer, ſimples & modeſtes, parce qu'ils étoient

[illegible]

[illegible] hommes [illegible]

[illegible] l'humanité [illegible] hommes [illegible] réduits [illegible]

[redacted]

Aſtres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux ſiècles qui précèdent le nôtre, ſi cette courageuſe émulation n'avoit tracé la route. Par quel aſſerviſſement déſeſpèrerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'eſprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaiſirs, de nouvelles créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de ſon empire illimité que des combinaiſons de la matière, qui, toute bornée qu'elle eſt par ſon eſſence, eſt ſi riche, ſi inépuiſable dans les formes qui la varient ſucceſſivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que ſur des ruines, ne voyons-nous pas le ſpectacle de l'Univers toujours nouveau, au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes ineſpérées, les évènemens les plus imprévus, les objets les plus frappans ſont-ils refuſés à nos regards? De nos jours une Ville entière du nouveau monde vient de diſparoître dans la profondeur des mers; nulle trace ne laiſſe ſoupçonner qu'elle ait exiſté; une autre Ville de notre hémiſphère, cachée aux regards du Soleil depuis dix-ſept ſiècles, ſort de ſon tombeau, revient à la lumière, nous offre ſes monumens, &, pour rappeller des traits plus intéreſſans, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuſe ex-

pénétrât-elle aux extrémités de la terre, interroger la Nature, & dévoiler des mystères ignorés des autres siècles ? Si, après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner sur les êtres matériels malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t-elle pas encore sur les productions, l'essor & les succès de la raison & de l'esprit ; sur-tout dans la carrière immense des Arts créateurs qui sçait franchir les barrières du monde ?

Les esprits frivoles & superficiels désavoueront mon espérance, les esprits foibles & timides ne s'élèveront pas jusqu'à elle ; c'est au Génie qu'appartient le droit d'être pour l'augure, & l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggéré par le téméraire espoir de le remplir que par mon amour pour les Arts, & par ceux qui m'écoutent, & le tems où je parle ! Quelle plus vaste & plus brillante carrière pour l'Histoire, l'Eloquence & la Poésie, qu'un règne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortaliser !

Que pourrois-je ajouter, Messieurs, à la force & à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'Image de votre auguste Protecteur ? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies

Aſtres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux ſiècles qui précèdent le nôtre, ſi cette courageuſe émulation n'avoit tracé la route. Par quel aſſerviſſement déſeſpèrerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'eſprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaiſirs, de nouvelles créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de ſon empire illimité que des combinaiſons de la matière, qui, toute bornée qu'elle eſt par ſon eſſence, eſt ſi riche, ſi inépuiſable dans les formes qui la varient ſucceſſivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que ſur des ruines, ne voyons-nous pas le ſpectacle de l'Univers toujours nouveau, au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes ineſpérées, les évènemens les plus imprévus, les objets les plus frappans ſont-ils refuſés à nos regards? De nos jours une Ville entière du nouveau monde vient de diſparoître dans la profondeur des mers; nulle trace ne laiſſe ſoupçonner qu'elle ait exiſté; une autre Ville de notre hémiſphère, cachée aux regards du Soleil depuis dix-ſept ſiècles, ſort de ſon tombeau, revient à la lumière, nous offre ſes monumens, &, pour rappeller des traits plus intéreſſans, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuſe ex-

[illegible]

à la modération & à l'amour de la Paix ; la Royauté parée de tous les caractères qui font le Pere de la Patrie ; l'humanité enfin avec tous les titres du Sage & de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pu s'élever, qu'il me soit seulement permis, pour l'honneur des beaux Arts, de rappeller & d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentimens d'admiration, de respect & d'amour dont nous sommes pénétrés pour notre Monarque auguste ! La postérité célèbrera comme nous ses vertus : & dans les siècles suivans, tous ceux qui, dans un jour semblable, rendront ici, comme moi, leur premier hommage à l'Académie, en nommant ses Protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain, qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

FIN.



LETTRES DE M. ROUSSEAU,

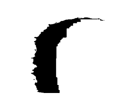
Sur Ver-Vert, la Chartreuse, &c.

A MONSIEUR DE LASSÉRÉ,

Conseiller au Parlement.

J'AI lu le Poëme que vous m'avez envoyé: je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'Auteur a choisi, il y entre tout ce que la Poësie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de vous le voir affranchi de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne sçaurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une Piéce si excellente: quoique longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois. Il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sçais si vous [illegible] com-



frères modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un Phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.

AU PERE BRUMOY, JÉSUITE.

PARMI les Phénomènes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse; je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la Langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! & quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici, c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.



A M. DE LASSÉRÉ.

...ger du mérite de l'Épître nouvelle (*), qu'on
...é d'Ouvrier, peut être lui donnera-t-on moins de
...; elle est plus négligée que les deux autres Pièces
...admirées du même Auteur; mais si cela est,
...connoît la même main & le même génie, c'est de
l'on des plus heureuses & des plus beaux qui aient ja-
...oulé. Il seroit fâcheux que l'on tempérât de même
...mauvais exemple de quelques petits esprits d'au-
...hui, qui comprent l'exactitude & la régularité pour
...comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre
...de bons Vers & les faire bien; & que ce n'est contre
...e en François, ne soit pas la même chose que pé-
...comme la quantité en latin. Cette fausse maxime
...ries paresseux ou impuissans, doit être proscrite
...es génies aussi supérieurs que celui de notre jeune
...n. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait
...ers que pour son plaisir: c'est pour le plaisir des
...rs qu'on en doit faire; & ce plaisir n'est point
...ter, quand on peut s'appercevoir qu'il manque
...ue chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte
...d'or, & que le dessin en soit neuf & agréable, il
...qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection.
...ir facile qui fait le mérite d'un Ouvrage, ne con-
...siste dans l'inobservation des regles: au contraire,
...inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de
...mer les difficultés de l'art; & je ne veux point
...e preuve de ma proposition, que les Vers mêmes
...re aimable Auteur, dont les plus corrects sont dans
...ceux où il regne un plus grand air de facilité. En
...or, le seul moyen de faire les Vers faciles, c'est

(*) Les Adieux.

de les faire difficilement; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes:

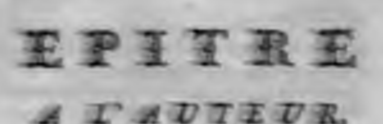
Nec virtute foret clarisve potentius armis
Quàm Linguâ Latium, si non offenderet unum-
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præsectum deciès non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zèle sincère que j'ai pour sa gloire & pour sa réputation, qui m'est aussi chère que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Évêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernières Epitres (*), que j'ai déja lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert, qui est imprimé, vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possède point en propre. Selon moi, cet Ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre Langue.

(*) *Les Ombres & les Adieux.*

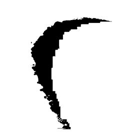




EPITRE

A L'AUTEUR.

Sur le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son disciple fidèle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du sacré Vallon
Est loin des glaces de ***,
Des fréquens éclairs de V***,
Et des volcans de V***.
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre son hommage,
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage



Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergère,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'âme de manière
A nous faire oublier Rameau.
C'est-là que les Grâces naïves,
Qu'on vit règner au siècle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple Nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus savante imposture
Du coeur y remplit mal les voeux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus surchargés de fleurs:

[illegible] Gresset vient de paroître.
Nouveau César dans ce séjour,
Venir le voir, s'en rendre maître
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Grâces, Amours, & ce [illegible]
On va revoir Anacréon :
C'est son air, son style, son ton,
Il a même tournure [illegible]
Et l'ancien Anacréon.
Qui se plaisoit au [illegible],
Se cachoit derrière Chapelle,
Chaulieu, La Fare & Hamilton.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique affaire est de plaire
Rend tous les momens précieux,
Cher favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
[illegible]

Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergère,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'âme de manière
A nous faire oublier Rameau.
C'est-là que les Grâces naïves,
Qu'on vit régner au siècle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple Nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus savante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus surchargés de fleurs:

Ces fleurs n'étoient point naturelles;
Et, par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître:
Nouveau César dans ce séjour,
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Grâces, Amours, à ce spectacle,
Ont cru revoir Anacréon:
C'est son air, son style, son ton,
Il a même trompé l'oracle:
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au parallele,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare & Bachaumont.
O toi! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux;
Cher favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta maniere,
Tes expressions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,

Fin de la Table.

Ver-Vert

VER-VERT.

A MADAME

L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, pres de qui les Grâces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans fierté ;
Vous, dont l'esprit, né pour la verité,
Sait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrace,

Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane (*), au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire:
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables surannées
Ressusciter les Diables & les Dieux;
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Énée;
Non moins dévot, plus malheureux que lui:
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vôle bien-tôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,

(*) *Épagneule.*

[illegible]
r votre esprit soumis au seul devoir,
Illusion n'eut jamais de pouvoir :
ous savez trop qu'un front que l'art deguise,
ait moins au Ciel qu'une aimable franchise.
la Vertu se montroit aux mortels,
e ne seroit, ni par l'art des grimaces,
i sous des traits farouches & cruels ;
ais sous votre air, ou sous celui des Graces,
u'elle viendroit meriter nos autels.
Dans maint Auteur de science profonde,
'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
rès-rarement en devient-on meilleur :
n sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
ous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
onserver, paisibles Casaniers,
otre vertu dans nos propres foyers,
ue parcourir bords lointains & barbares :
ans quoi, le cœur victime des dangers,

Si l'on en doute, attesteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit n'a-guère un Perroquet fameux,
A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus même & ses grâces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit Cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des Sœurs, des Nonnes, c'est tout dire;
Et chaque Mere, après son Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincere,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
Grâce aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,

VER-VERT étoit l'ame de ce séjour ;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire,
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre, en styles différens.
 Admis par-tout, si l'on en croit l'Histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire ;
Là, tout s'offroit à ses friands desirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bombons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.

Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau; des Novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût:
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux Agnus:
A son réveil, de la fraîche Nonnette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette, & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainsi qu'il est pour le monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,

Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essain des folâtres Amours,
Essain qui sait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
Ceci soit dit, entre nous, en silence:
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivoit sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il regnoit sans partage.
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux;
Quatre serins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'allarmes,
Où ce Vert-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs?
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiſeau diſert ; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas :
Bien il eſt vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en ſavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du ſiècle a rendu trop coquets ;
Et qui, ſifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot :
Mais en revanche il ſavoit des cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques myſtiques ;
Il diſoit bien ſon *Benedicite*,
Et *notre Mere*, & *votre Charité ;*
Il ſavoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque :
Il avoit eu, dans ce docte manoir,
Tous les ſecours qui menent au ſavoir.

Il étoit là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eleve égala ses Régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes;
Finalement, VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que sait une Mere de Chœur.
  Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuses Nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau: d'abord, aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.

Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictoient les plus jeunes Professes,
L'illustre Oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit:
Éloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrâses gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, & tels propos de filles
Que par hasard on apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,

Beau comme un cœur, savant comme
Toujours aimé, comme toujours ai
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mém
Ce tems critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'histoire?
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux;
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Vert-Vert; tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de *Révérendes* Méres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation
A tout savoir ne sont pas les dernieres;
Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la verité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de Nonne est cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envôlent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponse ?
Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Épitre.
Grave sujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O ciel, plutôt la mort !
Dans ces Tombeaux, sous ces Tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de son loisir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,
Eût, pour le moins un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres assistantes,

On se l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
Enfin, pourtant, il a passé le Tour :
Du Monastere, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vôle ou l'honneur t'appelle,
Reviens charmant, reviens toujours fidèle ;
Que les Zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triste repos,
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais consolée ;
Pars, cher VER-VERT, &, dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine,
Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déja la rame vôle,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent souffle, on part, on est parti.



CHANT TROISIÈME.

LA même Nef légère & vagabonde
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gascons:
Pour un Enfant qui sort du Monastère,
C'étoit écheoir en dignes compagnons!
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style,
Ce n'étoient plus paroles d'Évangile,
Ce n'étoient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,
Mais de gros mots, & non des plus Chrétiens;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gascons & les trois Perronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles;
De leur côté les Bateliers juroient,

Rimoient en dieu, blaſphémoient & ſacroient:
Leur voix ſtylée aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarraſſé,
VER-VERT gardoit un ſilence forcé;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſavoit que penſer & que dire.
  Pendant la route on voulut par faveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur.
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'Oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma Sœur.*
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il ſeroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confrères:
Son cœur né fier, & qui, juſqu'à ce tems,
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſans;
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa première innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit

Les cheres Sœurs ses premieres maitresses,
Qui n'avoient pas sçu mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il sçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un benitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un scélérat
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sçut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabeth des Bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un mot..! VER-VERT faisoit l'écho:

Lors applaudi par la bande susdite,
Fier & content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur,
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que fesiez-vous dans vos Cloitres déserts,
Chastes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous fesiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne fesoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monastère
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne;
VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne;
Les vents légers, & les Nymphes des eaux

On moissonne le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens & son cœur.

Déjà, pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé;
Mais ô douleur ! O vaine & fausse attente !

La Nef arrive, & l'équipage en sort.
Une Tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiseau d'abord la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,

Et, mieux encore, à ſa petite Croix:
Il en frémit, & même il eſt croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable;
Trop mieux aimant ſuivre quelque dragon,
Dont il ſavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Révérence & les Cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.
Malgré ſes cris, la Tourière l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin feſant; les uns diſent au cou;
D'autres au bras: on ne ſait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmene;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur:
On quitte tout, on court, on a des aîles:
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vôle en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher ſymmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.

CHANT QUATRIE

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :
C'étoit raison, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins b
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu! que sur le front d'un t
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer & conno
Les cœurs pervers à de difformes traits!
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble;
En entendant cet essain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner!
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiseau libertin,

Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! que les Nonnes ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint-Auguſtin,
D'un air ſacré, voulant le faire taire,
Et lui diſant : Fi donc, mon très-cher Frère!
Le très-cher Frère, indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jeſus! Il eſt ſorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur; Juſte Dieu! quel coquin!
Quoi! c'eſt donc là ce Perroquet divin!
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grève,
L'apoſtropha d'un *La peſte te crève.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet;
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafoüoit leur ſermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand, d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots

Qu'il n'entre point. Avec ce Lucifer,
En garnifon nous aurions tout l'enfer.
Conclufion; VER-VERT eft mis en cage.
On fe réfout, fans tarder davantage,
A renvoyer le parleur fcandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux :
Il eft profcrit, déclaré déteftable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des faintes Sœurs; toutes de l'exécrable
Signent l'Arrêt, en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût fi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de fon âge;
Et qu'il portât, fous un fi beau plumage,
La fière humeur d'un efcroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un reprouvé!
Il part enfin, porté par la Tourière,
Mais fans la mordre en retournant au port;
Une cabanne emporte le compère,
Et, fans regret, il fuit ce trifte bord.
De fes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel défefpoir, lorfqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille férénade,
Pareil fcandale en fon premier féjour!
Que réfoudront nos Sœurs inconfolables?
Les yeux en pleurs, les fens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au Discrétoire entrent neuf Vénérables,
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucuns heureux suffrages,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Vert-Vert paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix; déjà deux des Sibylles,
En billets noirs, ont crayonné sa mort;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoye au rivage profane
Qui le vit naître avec le nom Brachmane:
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence;
Jardins, toilettes, alcoves & biscuits,
Pendant ce tems lui seront interdits.
Ce n'est point tout; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,

De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des prâlines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin:
Il oublia les Dragons & le Moine;
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan, déſarmant ſa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégreſſe:
Tous ſes inſtans, donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? Hélas! O plaiſirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chanſons, courſe légère,
Tumulte aimable & liberté plenière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;
n n'annonçoit de prochaines douleurs;
is de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrete!

Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son âme errante & son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée, & les sacrés bosquets,
Le mène au rang des Héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La Sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une seconde vie
Par les couleurs, & par la broderie;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.

On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau;
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insçu de nos graves Sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez; si c'est trop vous contraindre;
Parlez, mais parlez pour nous plaindre:
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs;
Ci gît VER-VERT; *ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les Nonnes repose,
Et qu'en tout tems, par la Métempsycose,
De Sœur en Sœur, l'immortel Perroquet
Transportera son âme & son caquet.

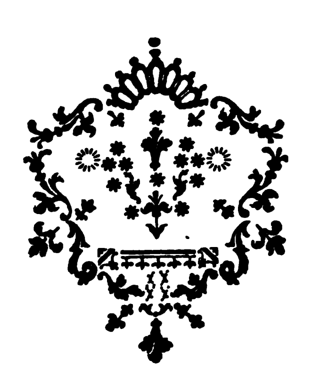




VERS
ADRESSÉS
MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE
DE LUÇON.

VOUS dont l'eſprit héréditaire,
Et par les Grâces même orné,
Aux talens d'un illuſtre père
Joint l'agrément de SÉVIGNÉ ;
Vous dont le tendre caractère
Sait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaiſir délicat d'en faire ;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muſe reſſuſcitée,
e vos ſoins généreux, de vous même enchantée ;
qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe & Minerve,
eſt le Moutier, l'ami du bien commun.
mi les noms fameux que Clio nous conſerve,

Ses fastes en comptent plus d'un :
Mais être, au bord de l'Hypocrène,
Assis entre les Rois amis de Melpomène,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécène ;
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'éloge commence à vous.





ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monſieur l'Abbé MARQUET.

La prophétie eſt accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi;
La métamorphoſe eſt finie,
Et mes jours enfin ſont à moi.
Victime, tu le ſçais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau ſur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel.....
Nos penchans ſont nos deſtins, l'Aſtre de ma naiſſance
Fut la paiſible Liberté;
Pouvois-je [illegible] Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems ſouffrir la violence
D'une auſtère captivité?
C'en eſt fait; à mon ſort ma raiſon me ramène:
Mais, Ami, t'avoûrai-je un tendre ſentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra ſans peine?
Oui, même en la briſant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me ſuis vu libre qu'en ſoupirant:
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et ſi dans leurs foyers déſormais je n'habite,
Mon cœur me ſurvit auprès d'eux;

Car ne les crois pas tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connoîs que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe Calomnie,
Ils te ſont encore inconnus.
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'eſt doux de pouvoir leur rendre un témoi-
gnage
Dont l'intérêt, la crainte & l'eſpoir ſont exclus!
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*





LE CAREME

IN-PROMPTU.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une Isle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans & les morts.

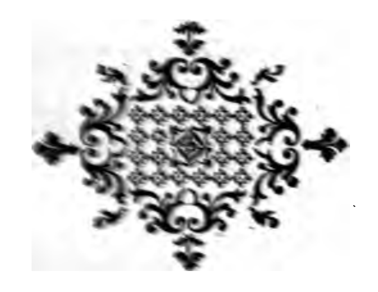
De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre le caractère.
« Quelle apparence, dira-t-on?
» Quelle Isle assez abandonnée
» Ignore le tems de l'année?
» Non, ce trait ne peut-être bon
» Que dans une Isle imaginée
» Par le fabuleux Robinson ».
De grâce, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas,)

N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes,
Et regler ses petits États.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'esperoit les bons vents,
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête,
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise,
Quelqu'autre Curé plus savant
N'auroit pu régir son Église;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite Élément:
Mais pour une telle imprudence,

Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son Assistance Chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées;

Il crut cet avis ſelon Dieu,
Ce fut celui de ſon Vicaire,
De Javotte ſa ménagère,
Et de ſon Magiſter Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci poſé, Janvier ſe paſſe;
Plus agile encor dans ſon cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon regnoit toujours:
Du printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et ſur l'annuelle abſtinence,
Prétendant cauſe d'ignorance,
Ou bonnement & ſans détour,
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit ſur la conſcience
Un chapon de la baſſe-cour.
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique
Étendoit ſes auſteres loix:
L'Iſle ſeule, grâce au bon-homme,
A l'abri des foudres de Rome,
Voyoit ſes libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit ſine chère;

» Le jour des Cendres, Mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence,
» Dans toute l'Isle on jeûnera ;
» Et Dimanche unis à l'Église,
» Sans plus craindre aucune méprise,
» Nous chanterons l'*Alleluia* ».





LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SÉGONZAC.

De mes loisirs aimable confident,
Cher Ségonzac, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjouement.
Les [illegible] ouvrages, lorsqu'ils sont plus charmans
Nous unissoit sur les rives de Loire.
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te [illegible] au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment;
Je t'écrirai, cette moderne Histoire
[illegible] pinceau facile, [illegible] ton souvenir.
Est-ce un défaut? Non, c'est un plaisir
Dans les langueurs de la mélancolie.

Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre aſſurément,
Chériſſoit trop ſon exiſtence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de ſon métier,
Officioit ſans trop d'étude,
Et qui, dans ſa décrépitude,
Dégoiſoit Pſeaumes & Leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc ſon parti ſans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A ſon Aſſiſtance Chrétienne,
De ne point finir la ſemaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en penſant qu'il ne ſauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu ſcrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne ſeroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées;

Il crut cet avis ſelon Dieu,
Ce fut celui de ſon Vicaire,
De Javotte ſa ménagère,
Et de ſon Magiſter Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci poſé, Janvier ſe paſſe;
Plus agile encor dans ſon cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon regnoit toujours:
Du printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et ſur l'annuelle abſtinence,
Prétendant cauſe d'ignorance,
Ou bonnement & ſans détour,
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit ſur la conſcience
Un chapon de ſa baſſe-cour.
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique
Étendoit ſes auſtères loix:
L'Iſle ſeule, grâce au bon-homme,
A l'abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit ſine chère;

Mais cependant chaque insulaire,
Mi-Paysan & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'instruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printems;
C'étoit lui qui, par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin fesant,
Leur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon:
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine

» Le jour des Cendres, Mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence,
» Dans toute l'Isle on jeûnera ;
» Et Dimanche unis à l'Église,
» Sans plus craindre aucune méprise,
» Nous chanterons l'*Alleluia* ».





LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SÉGONZAC.

De mes Écrits aimable confident,
Cher SÉGONZAC, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment;
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,

Quoi ! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Conſolent mieux qu'une froide Oraiſon
Que prêche en vain l'ennuyeuſe raiſon.
Quoi qu'il en ſoit, ma Minerve ſévere
Adoucira ces groteſques portraits ;
Et les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : Honni qui mal y penſe !
Attention : j'ai touſſé; je commence.
Non loin des bords du Cher & de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Eſt un vieux Bourg dont l'Égliſe ſans vîtres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapîtres;
Là, ne ſont point de ces mortels fleuris,
Qui, dans les bras d'une heureuſe indolence,
Exempts d'étude & libres d'abſtinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & ſans triples mentons ;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre Enfans de chœur.

Ces Jouvenceaux ont leur gite arrêté
Chez Dame Barbe : elle leur sert de mere
Et de soutien; le public est leur pere.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que Dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui Douairiere,
Que, dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines,
D'abord servante : ensuite, adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement :
Déjà trois fois elle a vu dans l'Église
De pere en fils chaque Charge transmise.
Barbe, en un mot, au Chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite, arriva notre histoire
En Juin dernier; l'aventure est notoire.
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas
Avoit usé l'étui des Pays-bas :
Vous m'entendez, sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure;
Déja la brèche augmentant tous les jours,
Démanteloit la Place & les Fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit, mais que faire!
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chère;
D'une autre part le Chapitre étoit gueux;

Et puis d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme,
Ne connoiſſant parent ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer, que la grâce de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre, & rarement debout:
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sçut lui former une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité tire parti de tout;
Néceſſité d'Induſtrie eſt la mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample & poudreux Bouqu
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce Grimoire antique
De ces feuillets, de la craſſe endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit ſans dommages
Du Livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coud propreme
Pour relier un volume vivant:
Mais le haſard voulut que l'ouvrière,
Très-peu ſavante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prît juſtement la Meſſe du Patron;

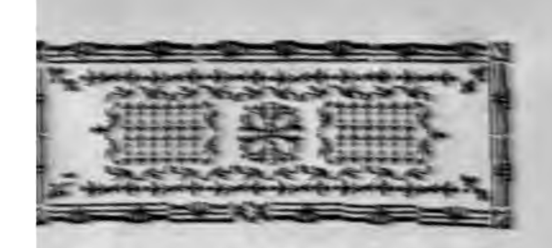
[illegible] cependant, arrive à Saint Brice.
[illegible] Père du grand Office.
. Maître-Chantre [illegible] du Lutrin
[illegible] grand Livre [illegible] mais en vain.
[illegible]
[illegible]
[illegible] mange les [illegible];
[illegible]
[illegible] rencontrent [illegible].
[illegible] une troupe.
[illegible] l'Office en troupe.
. Chantre [illegible]
[illegible] Livre [illegible]
[illegible] Chapitre.
[illegible]
[illegible] Marmot, [illegible] Pupitre.
[illegible] Livre & le Lutrin.
[illegible]
[illegible]

Très-gravement pourſuit ce chant fallot,
Concert groteſque & digne de Callot.
 Tout alloit bien juſques à l'Évangile :
Ferme, & plus fier qu'un Sénateur Romain,
Lucas tenant ſa façade immobile,
Avec ſuccès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la coûture entr'ouvant le velin,
Déconcerta le ſenſible Lutrin.
D'abord il ſouffre, il ſe fait violence,
Et tenant bon il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de-là, va, partant comme un trait,
Pour ſe guérir, retourner le feuillet.
Le fait eſt ſûr, ſans peine on peut m'en croire ;
De deux Gaſcons je tiens toute l'hiſtoire.
 C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment ;
Que loin de toi jamais il ne tranſpire.
 Si par haſard il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,

A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce léger essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons Critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un très langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux;
Fronder mes Vers, foudroyer & proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux.
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
« Y pense-t-il? Quel écrit scandaleux!
» Quel tems perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux »?....
Mais dédaignant leur absurde satyre,
Aimable Aline, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour moi, fidèle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,

Tu n'iras point péſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non; la Raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les Ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des Sages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe :
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Grâces;
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un françois fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiècles à venir.





LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois achever en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,

Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haîne imbécille
Des pédans, des prudes, des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Épitre enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enivrer mes ſens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles ſermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Tepſichore,
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidelle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits ſincères
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables

Égayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentimens, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers?
Je ne ſuis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux! quel contraſte douloureux!
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrette,
Mon cœur, ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-tems enſeveli:
Quoi qu'il en ſoit, je vis encore,
Et, malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers.
De l'aſſoupiſſante Élégie

Je méprise trop les fadeurs ;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je cesse d'estimer Ovide,
Quant il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle & vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainsi l'aimable Poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.

C'est par cette vertu magique
Du Télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bisarre Destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée,
Où la foule, toujours crottée,
De Prestolets provinciaux,
Trotte sans cause & sans repos;
Vers ces demeures odieuses
Où régnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vûe,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Heros & des Dieux:
Là, du toit d'un cinquiéme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,

S'élève un antre aërien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiſeau ſauvage
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché ſur un lit ſans rideau,
Dans un deshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,
Ces Vers enfilés au haſard;
Et tandis que pour vous je veille,
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou carrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en ſais ſans compas,
C'eſt que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage reſſerrée,
On peut former juſqu'à ſix pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée

A d'interminables sabats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans États:
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas:
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les catarres & le trépas.
Je n'outre rien; telle est, en somme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme
Des Sylphides & des Follets.
Telles on nous peint les tanières
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les Pythonisses, les Sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château;

Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit qu'en lieu pareil
Il n'eſt point d'inſtant délectable
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui, d'un poids équitable,
Ai peſé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui ſçais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un déſert peut être aimable,
Pour quiconque ſçait être heureux,
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux! loiſir ſolitaire!
Quand on jouït de ta douceur,

Quel antre n'a point de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangere,
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,

De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrâses imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule Antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druïde empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;

Loin de tous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers;
Loin de ces siffleurs du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en fades rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante Fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison;

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Qui nous lasse de leurs vains bruits,
N'est point l'asile & le pourpris
De l'[illegible] [illegible]
Que dis-je ? Est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,

Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure ailée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre Sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon-sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix legeres,
Et font badiner la raison;

Tandis que le Tasse & Milton,
Pour eux, des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux
Je vois Saint-Real & Montagne
Entre Séneque & Lucien;
Saint Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière;
La Rochefoucault, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plum
Ma Bibliothèque & mes vœux,
Je laisse aux Savantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,

De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrag
Qu'ils vont imprudemment che.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir:
Pourrois-je, en proie aux soins vu
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et Monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,

Tandis que le Taſſe & Milton,
Pour eux, des trompettes guerrières
Adouciſſent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Séneque & Lucien;
Saint Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière;
La Rochefoucault, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux,
Je laiſſe aux Savantas poudreux
Ce vaſte cahos de volumes,
Dont l'erreur & les ſots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, ſous le nom de ſcience,
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence,

De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir:
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et Monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,

[illegible]
Dans de petites intrigues,
[illegible]
De la [illegible] Poésie
[illegible],
Irai-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent graves importans,
Dont l'ame massive & assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrés aux fougues des sens,
Ignore les tons du génie
Et les plaisirs des sentimens?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siécle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'Immortelle
M'enchaîner encor plus long-tems?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin, au lyrique effort
[illegible] pour nos bouillantes années,



Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairieres,
Ces meres Septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Égaré dans le noir Dédale
Où le phantôme de Thémis,
Couché sur la Pourpre & les Lys,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux loix d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane,
Sapper & le trône & l'autel?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité
Préférant le goût frélaté
Des plaiſirs que fait l'impoſture,
Ou qu'invente la vanité;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
  Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes menſongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:

Heureux ! qui dans la paix secrette
D'une libre & sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens :
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnemens,
Et jamais la bigotterie,
Ne décida mes Jugemens :
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe & ma loi ;
Tout lieu ; tout destin, tout systê
Par-là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la Destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidelle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vôle
Sur la ſurface d'un ruiſſeau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage,
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer;
Dans une lettre ſans contrainte

Je ne prétendois que ta suite.
Où sont hélas ! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les destins aimables,
Jaloux aux souvenirs délectables,
M'emporteront vers ce beau séjour,
Plus rien plus rien qui me plaise.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions malheureuses
Font regner le bien & le mal ;
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, loin des ermitages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'abri de ces murs reparés,
Que mille [illegible]

L'art ſait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agrémens Français,
Je regrette les chanſonnettes,
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergères fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces Palais où la Molleſſe
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchantereſſe
Offre les faſtes de ſa Cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diſeurs du nouveau ſtyle;
Qui par de biſarres détours,
Quittant le ton de la nature,

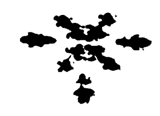
Répandent sur tous les discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumière,
Échappé des feux du Lion,
Du Dieu qui couronne le lierre
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélerinage:
Envôlé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Uſbeck à la main;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un ſecret aſyle,
Et trouvant des périls nouveaux;
La Perdrix, en vain fugitive,
Rappelle ſa troupe craintive
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, rimant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême

Au gré du tems & du hafard:
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes afforties,
Portant des efprits dégagés
De foucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réalifons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain,
Une Divinité commode,
L'Amitié, fans bruit, fans éclat,
Fondera ce nouvel État:
La Franchife en fera le Code,
Les Jeux en feront le Senat;
Et fur un Tribunal de rofes,
Siege de notre Confulat,
L'Enjoûment jugera les caufes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La Raifon, quittant fon ton rude,
Prendra le ton du fentiment.
La Vertu n'y fera point prude,

L'eſprit n'y ſera point pédant,
Le Savoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément;
Pourvû que l'on ſache être aimable,
On y ſaura ſuffiſamment;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage.
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poëtique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux Plaiſans,
Les Cagots fades & rempans,
Les Complimenteurs imbéciles
Et le peuple de froids Savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ſes Statuts,
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le Soleil, levé ſans nuages,

Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les États de la République
Chaque Automne s'assembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos coeurs & nos plaisirs.





LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

DES Régions de Sylphirie,
De ce séjour aërien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien;
SALUT, santé toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre Épitre ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du Classique Empire,
Et les mœurs du peuple Latin.

A la guise de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Écartons la Muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Élysée
Dans le plaisir pur & parfait
De mon hermitage secret.
Par un contraste assez bisarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste & pesant;
Ennemi des Muses plaintives,
Jusques sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux;
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste & ténebreux;
Des cœurs devoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits?

N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & son cortége,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit :
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carrière
Des Scholastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrite

La nuit semble regner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux désertés,
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Acheron;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un coeur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère
Et l'âme avare de Caron;
Ainsi que ces Ombres légères
Qui, pour leurs demeures premieres,
Formoient les regrets & les voeux;
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques,
Et sous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés;
Au lieu de ces voiles funèbres
Qui de l'Empire des ténèbres

Tapiſſoient les murs enfumés,
D'une longue ſuite de theſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon-ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachrèſe aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogiſme,
Qui ſuit le ténébreux Sophiſme,
Avec les Ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici raſſemble, avant le tems,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur mère!
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des lieux voués au ſilence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance:
Un ſceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Rhadamante aux traits ſombres,
Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des Ombres

Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais quelles allarmes ſoudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux !
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel, ôſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge,
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du Crépuſcule,
Tenant leur Conciliabule,

Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement
D'un précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche ſépulchrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du réveil,

J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flateur.
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre missive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelqu'anecdote amusante:
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style

Sur des bagatelles du tems :
Qu'on faſſe la paix ou la guerre ;
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquiles,
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau ;
Sans ſavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit conſiſtoire,
Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens :
Mais ſauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur le champ, iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aîle,

C'étoit quelque illustre nouvelle
Dans tous les poulaillers lettrés :
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque pupitre moisissant,
Il voit affiché l'anathême
Contre un badinage innocent ;
Et là on voit avec scandale
De ce style mystique & couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de Dom Vert-Vert,
[illegible]
Où le Perroquet [illegible]
Malgré ses [illegible],
Errant par les [illegible],
Et mort, je ne sais comment,
Au [illegible] son maître [illegible].
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau;
De narrer comme quoi la pièce,
Portée au ſortir de la preſſe
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;
Comme quoi les Mères notables,
L'État-Major, les Vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſeniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs;
Mais comme quoi des jeunes ſœurs
La Juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes Sœurs, d'un œil content,
Ont vû draper les graves Mères,
Les révérendes Douairières,
Et la grand'Chambre du Couvent.
Une None ſempiternelle

J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelqu'anecdote amusante :
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux clapiers des Tuileries
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style

Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le printems,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop paresseux pour abréger,
Ttop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer;
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.





ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE
A MADAME ***.

Sur le sage emploi de la vie,
Une aimable Philosophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur :
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma Déité :
Aux sons négligés de ma Lyre,
Vous sentirez qu'elle m'inspire ;
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;

Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être;
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en Volontaire
Les drapeaux brillans d'Apollon.
La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour Amans veulent des Dieux;
Elle n'a point les grâces fières
Dont brillent ces Nymphes altières
Qui diviniſent les Guerriers;
La Négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes grâces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des Préfaces,
Et des peſantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes Ouvrages.
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes Amis me ſont l'Univers.

✱



ÉPITRE

A MA MUSE.

VOLAGE Muse, aimable enchantereſſe,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Viens en ces lieux: la voix de la Sageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe,
Qui régla ſeule & ma Lyre & mes mœurs:
Car ce n'eſt point cette pédante altière
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du Sage & l'idole des Sots.
C'eſt cette Nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, & formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours,

Brille ſans fard, & raſſemble auprès d'elle
La Vérité, la Franchiſe fidelle,
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'Art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur:
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où vôles-tu? Quelle brillante Fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute:
Mais inſtruis-moi; pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſor aux fougues de tes jeux!
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente;
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un tems avec toi je ſuppoſe
Que, conſacrant ma voix à tes accens,

J'aille t'offrir un éternel encens:
Adorateur d'un Fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuse Idole?
Par le passé, décidons l'avenir.
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris!
Vaines Beautés, Sirènes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire,
Ces monumens de disgrâce & de gloire;
Je lis les noms des Poëtes fameux;
Où sont les noms des Poëtes heureux?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout, & par-tout étranger!

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres deſtins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Taſſe,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur biſarre diſgrâce
Au fier caprice & des Rois & des Dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangères Archives,
Notre Hélicon, trop long-tems déſolé,
Ne voit-il pas ſes Grâces fugitives?
Oui, chaque jour la Muſe de nos rives,
Pleurant encor ſon Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique
Dont la jeuneſſe illuſtra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ſes bras.
Voilà pourtant, Muſe, voilà l'hiſtoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes ſœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire,
Et j'envîrois tes trompeuſes faveurs!
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permeſſe
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foibleſſe,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que ſait-on? un ſimple badinage,

Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jetter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.
  Cependant, Muse, à quelle folle yvresse
Veux-tu livrer mon tranquile enjouement?
Toujours fidelle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour je cherissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va se faire un tourment?
Helas! je vois par quel charme séduite,
Tu veux franchir la carriere des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers.
Renduë enfin à la clarté du monde,
Tu sors du sein d'une [illegible] profonde,
Et vois éclorre un nouvel Univers.
Autour de toi mille Graces nouvelles
A chaque instant descendent des Cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu de cet Empire
Trouve tes sens ouverts à ses regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts

Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars.
Un autre Dieu, plus charmant & plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons :
De tant d'objets la pompe réunie,
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans :
Il vôle au bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgrâces
Que le génie entraîne sur ses traces,

Craindrois-tu moins le bisarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade personnage?
Que sçais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant & charmant sa langueur,
Dans quelques Vers il depeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'epancher son cœur, son caractère,
Toute son âme aux yeux de l'Amitié,
L'Amitié même indiscrette & legère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un leger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.
Si par hasard il trouve, comme Horace,

Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie;
Qu'un Sage aisé, qui, naturel, égal,
Sçache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du Peuple parasite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers soient le dernier mérite:
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénible fers,
Il essuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que, quand on rime, on ne sait que des Vers,
A son abord, prendront cet Idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'Auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuîront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage:
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,

Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie;
Qu'un Sage aisé, qui, naturel, égal,
Sçache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du Peuple parasite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers soient le dernier mérite:
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénible fers,
Il essuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que, quand on rime, on ne fait que des Vers,
A son abord, prendront cet Idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'Auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuîront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage:
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou fait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,

[illegible], dans ces nouveaux accès,
Qu'on a [illegible] d'orner [illegible],
Et qu'on publie distingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts succès.
[illegible]
[illegible] dans ses dons, constant dans ses [illegible]:
[illegible] printemps, de ce Juge peu stable,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Au sein des mers dans une Isle enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un Temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante & volage Faveur,
[illegible] au loin l'espoir & les [illegible],
[illegible] des mortels;
[illegible] Thrône est [illegible] des Songes,
Les Vents légers soutiennent ses Autels:
La [illegible] la Raison, la Justice
[illegible] mortels [illegible]:

L'Opinion, la Mode & le Caprice
Ouvrent le Temple, & nomment les heuret
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poiſon,
La Déité daigne paroître aimable,
Et d'un ſourire enivre leur raiſon;
Au même inſtant l'agile Renommée
Grave leurs noms ſur ſon char lumineux.
Jouet conſtant d'une vaine fumée,
Le monde entier ſe réveille pour eux;
Mais ſur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils ſont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique,
Qui leur fait voir dans des ſonges amis
Tout l'Univers à leur gloire ſoumis;
Dans ce ſommeil d'une ivreſſe riante,
Et un moment, la Faveur inconſtante
Tournant ailleurs ſon eſſor incertain,
Dans des déſerts, loin de l'Iſle charmante,
Les Aquilons les emportent ſoudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vûe
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obſcur ſans printems, ſans be
jours,
Et que des Cieux éclipſés pour toujours.
Muſe, crois-moi, qu'un autre ſacrifie

A la Faveur, à l'Estime, au Renom ;
Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave malheureux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux ;
Moi, que le Ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je suis du nom le dangereux lien ;
Et quelques Vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fruits que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers [illegible],
Ne doivent point un tribut à l'Automne ;
Tout leur destin est de plaire au Printems.
  [illegible] de ma Philosophie
Ne [illegible] point, Muse, [illegible] le [illegible].
Ne prend pas [illegible] de la Folie
[illegible] l'empire trop charmant ;
[illegible] les [illegible] la [illegible]
Mais [illegible] jamais l'agré[illegible]
Ami [illegible] par mes rêve[illegible]
Ou par Bacchus, ou par l'am[illegible]
Quand [illegible]
[illegible] Permesse [illegible]
Dans ces momens mes [illegible]

D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Fare & Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces Vers aisés, enfans de leurs plaisirs;
Et sans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Grâces;
Du myrthe seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,

Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de sa mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur.
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, hélas, que l'on tient les crayons,
Le printems fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du tems
Ensevelit une foule d'instans,
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera ses chansons aux Amours.

Mais quelque rang que [illegible]
Soit que je suive ou Thali

Écoute, Muse, & connois à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces sentiers préviens-tu les hasards?
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers;
Nul monstre affreux n'infectoit les passages:
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages.
Là, sur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des Dieux & les mœurs des Bergers;
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison à la pure ambroisie,
Et les Zéphyrs de ces brillans côteaux,
Accoutumés au doux son des guitarres,
Par des accords infâmes ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux Spectres abhorrés,

L'Obscurité, la noire Calomnie,
Osant tremper dans leurs couleurs rivales,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'Univers,
Que la Vérité, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Édifians dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçûrent les Rimeurs
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi, jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil Frélon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.

Écoute, Muſe, & connois à quel prix
Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers préviens-tu les haſards ?
L'illuſion, faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers ;
Nul monſtre affreux n'infectoit les paſſages :
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages.
Là, ſur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des Bergers ;
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure ambroiſie,
Et les Zéphyrs de ces brillans côteaux,
Accoutumés au doux ſon des guitarres,
Par des accords infâmes ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos ;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux Spectres abhorrés,

L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'Univers,
Que la Vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là, leur adroite fureur,
Sur les debris d'une roche escarpée,
Érigeans dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçûrent les Rimeurs
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi, jaloux des Abeilles fecondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil Frelon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.

C'eſt-là qu'encor cent obſcurs Satyriques,
Cent Artiſans de fadaiſes lubriques,
Par la débauche ou la haîne conduits
Dans le ſecret des plus ſombres réduits ;
Vont, ſans témoins, forger ces folles rimes,
Ces Vers groſſiers, ces monſtres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.
O du génie uſage trop funeſte !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte,
Fait pour chanter, ſur des tons précieux,
Les Conquérans, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangère,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'âme du crime, & la honte des mœurs ?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclorre
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs ?
Muſe, je ſais que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la Licence obſcene :
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infâme Reine
Proſtituer tes naïves chanſons :

A MAMUSE[illegible]

V[illegible], de tout tems, un p[illegible]
[illegible] goût, peut être, [illegible]
[illegible]acheront au char de la [illegible],
[illegible] loin de toi ces [illegible]
[illegible] douceurs en [illegible]
[illegible] quand l'Ouvrage a le [illegible],
[illegible] Auteur fleuri, languissant, [illegible]
[illegible] l'horreur de la [illegible]
Je veux, qu'épris d'un nom pour [illegible],
[illegible] non content de se voir [illegible],
[illegible] un Amant de [illegible]
[illegible] encor le plaisir [illegible],
[illegible] lui même [illegible]
[illegible] les graces [illegible]
[illegible] de ses [illegible]
[illegible]
[illegible] le préjugé vulgaire,
[illegible]
[illegible] par un heureux lien
[illegible] & le vrai [illegible]
[illegible] guidé par un fougueux [illegible]
[illegible] du siecle de [illegible]
[illegible] talent du cœur de [illegible]
[illegible] jamais n'en furent éblouis
[illegible] point là que ma raison l'admire ;
[illegible] Despréaux, ce Chantre harmonieux,

E vj

Sur les Autels du poétique Empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore:
En évitant cet antre ténébreux,
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satyre épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible & timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis
Le Dieu du Goût, au Vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le Complaisant, le vil Adulateur,
Que l'Envieux & le noir Imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,

Te conduiſant au lyrique ſéjour,
Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuis ton vôl paiſible;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé,
Que ton repos ne puiſſe être troublé;
Et, ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre.
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
　A cette loi pour demeurer fidelle,
Devant tes yeux conſerve ce modèle:
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui, vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſede encor, dans ſa mâle vieilleſſe,
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long-tems la Haîne & la farouche Envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats:
Mais conſervant ſa douce indifférence.

Et couronné des roſes de la paix;
Muſe, pour toi, dans l'union paiſible
De la ſageſſe & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergère ſenſible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les ſuffrages,
Que pour charmer ma ſage oiſiveté.





ÉPITR

AU P. BO

JÉSUITE.

De la paisible Solitude
Où, loin de toute servitude,
La Liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du Domaine & des favoris
De la brillante Bagatelle,
La Divinité de Paris;
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;

Je n'adresserois cette Épître
Qu'à l'un de ces oisifs errans
Qui, chaque soir, sur leur pupitre,
Rapportent tous les vers courans;
Et qui, dans le changeant Empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour-à-tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur,
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rempant de la fadeur,
Faire descendre l'art d'Horace:
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un Sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accens?

Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Il sont au-dessus de l'encens.
C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt & sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Père,
Vous, dont l'esprit, le caractère
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton fortement austère
De cent tristes paternités
Qui manquent du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudière
Affectant la sévérité.
[illegible] de leur [illegible]
Qui [illegible] la lugubre bannière
[illegible] formalité.
[illegible] Père [illegible].
[illegible] Philosophe tranquille,
[illegible] heureux [illegible]
[illegible] liberté.
[illegible]
[illegible] asyle.
[illegible] aller reprendre [illegible] la Ville
[illegible] chaîne de la [illegible]

Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit & la félicité,
Partager, avec privilége,
Des Patriarches du Collége
L'ennuyeuse immortalité?
Non, l'esprit des aimables Sages
N'est point né pour les gros ouvrages,
Souvent publics incognitò;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi! sur votre Philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment

Fesoient briller d'un feu charmant,
La profane Mélancolie
Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la Misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bisarrerie,
Anachorète casanier,
Pour aller encore effrayer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le Sage & l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquile jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,

Diſtingue le mortel qui penſe,
De l'automate & du cagot ;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une âme philoſophique
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'Allégreſſe,
Que le bandeau de la Triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux.
Mais pourquoi donner au myſtère,
Pourquoi reprocher au haſard,
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire?
Oui, vous ſeriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les oiſeaux languiſſent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien :
Et ſans doute il n'en ſeroit rien ;

Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions,
Les Amours songeroient à plaire :
Mirtyle, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergère ;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougère,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais, sans ces fadeurs de l'Idile,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le Plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût, guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange & la satyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Jusqu'au folâtre Triolet.
Que l'insipide symmétrie
Règle la Ville qu'elle ennuie;
Que les tems y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés;
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie

Ne

Ne sont point les Dieux des hameaux;
Au poids de la triste Satyre
On n'y pese point tous les mots;
Et, si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide.
Sans regretter l'heure rapide
Qui fuit, qui s'envole soudain;
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de saules fumans,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée,
L'Astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses.
Où régnent les amusemens,
Il est toujours des fleurs écloses;
Et les plaisirs sont le Printems.
Échappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage

Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers (*);
Éleve ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ſes ſoins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déeſſe des Talens.
Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecrettes
Aux plus doux accords deſtinés!
Ma Muſe, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcène des campagnes
Prend une âme & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les Zéphyrs ne ſont que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire,

(*) *Boſquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de C*. deſſiné par le célèbre le Nôtre.*

Tout brille, tout penſe, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougères ſont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces papillons ſont des Amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive,
D'une Muſe qui la captive
Suivant les caprices legers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer ſa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs,
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été:
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours ſont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'eſt plus.
Oui, chez ces Bergers, ſous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépoſitaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Deſcendre ici ſur les cabanes,
Y répandre un air de gaité,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaiſirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faſte & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ſes plus beaux jours,
Avec de l'eſprit & des grâces,
S'ennuie au milieu des Amours;
Ici j'ai vu la tendre Liſe,
A peine en ſon quinzième Été,
Sans autre eſpoir que la franchiſe,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuſe, plus ſatisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette,

Et parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux,
Écrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette fastueuse
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs ayeux;
O toi ! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;

Sur ces bords, depuis ta jeuneſſe
Juſqu'à cette verte vieilleſſe,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fauſſe lumière
De mille brillantes erreurs?
Non: chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau:
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité.
Triomphe, règne ſur les âges,
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer & des ans,
Fleuris juſqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages;
Au chêne, au cédre faſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des palais ſomptueux:
Les lambris couvrent les faux-ſages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
  Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,

Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la Nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Tems fuit ;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit :
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la Ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !
Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage

De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses Élèves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poésie
Malgré moi-même un peu connu;
Déja j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de Vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent pendant trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien ! me dit l'un, dont l'Idyle
Enchante l'esprit doucereux,
» Sans doute, élève de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux,
» De Lycidas & d'Amaryle
» Vous aurez soupiré les feux ?
» Vous aurez chanté les beaux yeux,
» Les premiers soupirs de Sylvie,

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] eaux-vives [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] échappe [illegible] doctrine
[illegible] communs;
[illegible]
[illegible]
[illegible] silence
[illegible] change.
[illegible] négligence
[illegible]

Par l'étude, par l'art ſuprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits;
Pour moi dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits:
On n'eſt jamais bien que ſoi-même,
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechaſſant de la preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles,
Et d'opuſcules puériles,
Auxquels ſans doute ils ſurvivront:
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité:
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui, croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouït négligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que, plus tranquille

Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergères de Tivoli.
J'avois promis: mais tu t'abuses,
Si tu comptes sur nos discours:
Cher ami, les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquilité profonde
Du Philosophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénûment
Que, très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,

Chez une élève d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroisie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissons.
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide & timide,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée & le langage,
Et qui, sur les pas de l'usage,
Rempe géométriquement.
Loin du mystère & de la gêne,
Pensant tout haut & sans effort,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport,

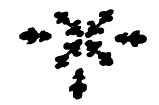
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le degoût.
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du Sage est par-tout;
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Egayer la séverité,
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma pensée,
Plus legere que le Zephyr,
Folâtre à la fois & sensée,
Vôle sur l'aîle du Plaisir,
Dieux, quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon âme allarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,

Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable, (*)
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce que vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi ! mon guide & mon modèle,
Durable objet de ma douleur;
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, Ombre immortelle,
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des La Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux;
Et ſi, de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Dieu te porte dans ce jour
›ix de ma reconnoiſſance;

ſque de Luçon.

Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse & ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon âme
Gravés jusqu'au dernier soupir;
J'irois dans le Temple des Grâces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'Humanité:
Mais, à travers les voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux-Arts, que le portique,
Que tout l'Empire poétique,
Où souvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,

D'Atticus & de Fénelon ;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premières fleurs ;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mystères les plus secrets,
Je vais à tes sombres Cyprès
Suspendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.





ÉPITRE

A MA SŒUR,

UR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
ait voler vers moi du sein de ta patrie,
qui, portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
près mon péril même, en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allegresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
ais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'allégresse,
Et pour en chanter les appas,
oi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les Songes du sombre Empire,
ans tumultueux du bisarre Délire,

Mon eſprit ſi long-tems noirci
Pourra-t-il retrouver, ſous ſes épais nuages,
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci?
Quand ſur les champs de Syracuſe
Un volcan vient au loin d'exercer ſes fureurs,
Aux bords déſolés d'Aréthuſe
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtans de force & de lumière,
Ou l'éclatante Vérité,
Telle que le ſoleil au bout de ſa carrière,
Donne à ſes derniers feux ſa plus vive clarté.
J'ai vu ce pas fatal ou l'âme plus hardie,
S'élançant de ſes triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Éclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs Idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la Vérité moins timide

Qu'entraîne le flambeau,
Juges, & connois toujours cette assurance
Que j'ai sçu rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du sort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je me disois aussi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un Sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux:
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux;
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque.
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtoient l'âme dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette Philosophie
Je me réveille pour les [illegible] propos,
[illegible] faite que pour la vie,
Et [illegible] de tombeaux.

Ce seroit déployer sur la naissante Aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Cyprès.
Qu'attends-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'allarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête !
C'est rappeller mon âme aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Éole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printems.
Le jour a reparu. Rien n'est long-tems extrême,
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même ;
La douleur est un siècle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des Arts & des Amours,
De la santé la plus brillante
'n un instant s'éteindre les beaux jours.

Ainsi d'un ruisseau par la Nayade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière
Comptant les pas du tems trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'Astre des Cieux:
Et dans un si long intervalle,
La Parque, d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs;
Couché sur un bucher & l'autel & le trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels:
Mon âme s'avança vers les rivages sombres:



Mais quel pouvoir barbare au sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans Autels?
Je [illegible] du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré;
Je [illegible], ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré;
Foiblement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il est une jeune Déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraiche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la Beauté n'est plus:
Les Amours, Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquile SANTÉ!
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'amères douleurs

A la trop précoce vieilleſſe,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs ; le printems va
renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la Sageſſe & du Plaiſir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier ſoupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon âme, trop long-tems flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être,
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe & ces fougères
Qui ſeront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres Bergères,
Et l'autel des heureux Amours.

O jours de la convaleſcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eſt une nouvelle naiſſance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaiſirs ont vôlé dans mon âme.
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau;
Tout m'intéreſſe, tout m'enflâme ;
Pour moi l'univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence
Pour de nouveaux plaiſirs donne de nouveaux ſens ;
A ſes regards impatiens
Le cahos fuit; tout naît; la lumière commence;
Tout brille des feux du printems.
Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude ;
L'amour s'endort, ſans volupté ;
Las des mêmes plaiſirs, las de leur multitude,

Le

Le sentiment n'est plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive Orgie,
L'esprit sans force & sans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, rassasié chaque jour,
Entre la Jeunesse & l'Amour,
Dans le sein de la mollesse
Dort & végète tour-à-tour.
Lisis depuis long-tems plongé dans les ténèbres
Entre Hippocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête.
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis; cette Nymphe est plus belle,
Cette Syrène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives heureux sont la troupe immortelle,
Cette Brune charmante est la Divinité.
Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive de sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs: infructueux efforts;

Mahomet eſt au rang des morts.
Liſis, dans ſes ardeurs nouvelles,
Eſt un voyageur de retour;
Éloigné des jeux & des Belles,
Le plus triſte Vaiſſeau fut long-tems ſon ſéjour:
Il touche le rivage; à l'inſtant tout l'invite:
Et pour Liſis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Eſt la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.



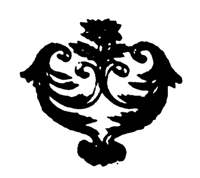


EPITRE
A M. ORRY,
CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux,
Éternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros,
Courses à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincère
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la première journée
A lui porter mes premiers voeux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,

Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil Empyrique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui,
Or, dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que, rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gissent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire;
(Car, que fait-on, quand on est mort ?)
Je rappellois ma vie entière,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la Métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux.

Par un Ministre digne d'eux,
Sans projets, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le monde & la solitude,
Entre les plaisirs & l'étude
Je vivois obscur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flâme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon âme,
Me suivra jusqu'au sombre bord.



VERS
SUR LA TRAGÉDIE
D'ALZIRE.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux règles, me dit-on, la Pièce est peu fidelle;
Si mon esprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle,
Les pleurs décident mieux que les reflexions.
Le Goût, par-tout divers, marche sans règle sûre,
Le Sentiment ne va point au hasard:
On s'attendrit sans imposture;
Le suffrage de la Nature
L'emporte sur celui de l'Art.
En dépit du Zoïle & du Censeur austère,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
Et les grâces de la Gaussin.

*

VERS
SUR LES TABLEAUX
Exposés à l'Académie Royale de Peinture (*).

Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le Goût, les Arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramènent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumière nouvelle
Dissipe le sommeil des Arts!
De la Divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténèbres,
Élèves de cet Art charmant
Qui, de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célèbres,

(*) *Au mois de Septembre 1737.*



Et fixe la légèreté
De la fugitive Beauté :
De vos maîtres, que dans ce Temple
La patrie honore & contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et, par le talent & l'exemple,
Élevés aux mêmes succès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'est la seule gloire certaine;
Et l'avenir n'est rien pour nous.
Si dans cette illustre carrière,
La Peinture, sur ses autels,
De Rigault ni de l'Argilière,
N'offre point les traits immortels;
A juste titre elle a pu croire
Que c'étoit assez pour sa gloire,
Assez pour enseigner ses loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire sur ses traces
Vanlo, le fils de la Gaité,
Le Peintre de la Volupté,
Et Nattier, l'élève des Grâces,
Et le Peintre de la Beauté.
Quel présage pour Polymnie!
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie

Annonce un triomphe nouveau.
Après les exploits de Bellone,
Sous le règne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignard.
Vous donc, & l'âme & le Mécène
Des progrès d'un Art fortuné,
Ouvrez des Muses de la Seine
Le Sanctuaire abandonné:
Des Amans de la Poésie
Qu'on y dépose les travaux,
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroisie.
Par de réciproques secours
Augmentant leur clarté féconde,
Les Astres éclairent le monde
Sans se combattre dans leur cours.
Crébillon des Royaumes sombres (*)
Nous peindra les plaintives Ombres,
Et les célèbres malheureux:
Voltaire du tendre Élysée (**)
Peindra les Mânes généreux:
Et, descendu de l'Empyrée,
Rousseau viendra peindre les Dieux. (***)

(*) *La Tragédie.* (**) *Le Poëme Ep.* (***) *L'Ode.*

Quelques favoris de Thalie
Sçauront, avec légèreté,
Crayonner l'Erreur, la Folie, (*)
L'histoire de l'Humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergère
Seront les jeux de mes crayons;
Ou, si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Ministre à qui la patrie,
Dans ses combats & ses succès,
Dut l'abondance, l'industrie,
Et l'éclat des jours de la Paix;
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le silence de Mars,
Rendre les beaux-arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux-arts.

Ut Pictura Poësis erit. Horat.

(*) *La Comédie.*



LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers?

Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux tems,
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printems.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers;
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goutoient même tranquillité.

Leurs toîts étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la Terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le Tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, Crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la Nature
Les Bergers bornoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Règnoit l'ordre, image des Cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

PASTORAL.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point des vrais Sages,
Puisqu'ils étoient les vrais Heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués & paisibles
La Culture fut leur seul soin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur molle & libre génie
Apollon doit ses premiers Vers.

On ignoroit dans leur retraite
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La Mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts;
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeſte,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Allarmes
Ne marchoient point devant ſes pas;
Il n'étoit point ſuivi des Larmes,
Ni du Dégoût, ni du Trépas.

La Bergère, aimable & fidelle,
Ne ſe piquoit point de ſavoir;
Elle ne ſavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas;
Et, sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O Règne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, Egalité, Droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

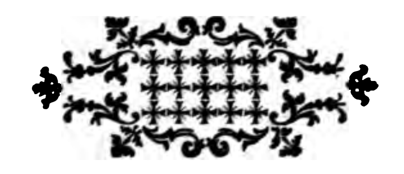
Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous.

Ne seroit-ce point une chimère
Ce premier Siecle si vanté?
D'un bonheur connu [illegible]
En [illegible] la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos ayeux;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.





ODE PREMIERE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE. (*)

Ainsi les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains;
Ainsi, pour désarmer le Crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains:
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la Gloire
Reposoient sur leurs pavillons;
Tels sont les exploits & les fêtes

(*) En 1733.

Que l'Aurore de tes Conquêtes,
GRAND ROI, préſage à tes beaux jours;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs biſarres,
Qui, de leurs ſujets Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funèbre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu;
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu:
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du monde, à ſes allarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix;
Mais le Souvenir des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ses Autels;
Prends la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, (*)
Sur un reste de cœurs ingrats!
En vain l'Envie, au pas oblique,
D'une suprême République
Vient tenter la fidelité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barrière
Qui ferme un Trône à ton Héros:

(*) La Pologne.

Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces traces ſiniſtres :
Qu'il règne, ce Roi vertueux.
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipſe légère
De ſon empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagère
L'Aſtre du jour ſort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Éclate enfin dans tout ſon jour :
Nos cœurs s'envôlent à ſa ſuite;
Et juſqu'aux Chars errans du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suéde en vain deſire, (*)
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes bords?
Ton aſpect, domptant la Furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitans;
Mais tandis que je te rappelle,

(*) *Charles XII.*

ODE I.

STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Tirans.

Il règne. Agile Renommée
J'entends ta triomphante voix;
La Rébellion désarmée
Tombe, & se range sous ses loix :
Que la brigue s'anéantisse.
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de Royauté ;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Epoux,
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes grâces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits!

Ainsi, des Rois, ton nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien :

En défendant leur Diadême,
Tu releves l'éclat du tien.
Où sont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables?
Qu'ils paroissent à nos regards.
Mais quoi! leurs cohortes craintives
Ont déja déserté leurs rives,
Et tu règnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui sçut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi?
France, si long-tems assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats;
Et compte encor sur leurs murailles
Tes Triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes soldats.

Mânes François, Mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons:
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons;
Ils rentrent, héritiers fidèles,
Dans ces altières Citadelles
Où la gloire porta vos loix;

Au sein des palmes de nos pères,
De leurs fils les destins prospères
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Heros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Éridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la Victoire:
Il fut Heros, il l'est encor;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à sa suite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second printems écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allegresse

Les vieux Vainqueurs qu'il a formés,
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés :
Sur leurs Chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux ;
Reprenons ces nobles guitarres
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers.
Fleurissez, guirlandes arides :
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux Vers.

GRAND ROI, sur ce brillant modèle,
Dissipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidèle,
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces Rois insensibles
Dont les Trônes inaccessibles

Furent

Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées;
C'est le sort des Héros parfaits:
Ils assureront tes Trophées,
En éternisant tes bienfaits:
De tes victoires personnelles
Puissent leurs Lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr, sur ses aîles fleuries,
Ramenera les Alcyons.

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Deja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été secondés:
Les Grâces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune Heros (*) de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris, à son audace,
Pour le Conquerant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

Sous cette juſte indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goutoient même tranquillité.

Leurs toîts étoient d'épais feuillages,
L'ombre des ſaules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux deſcendoient ſur la Terre,
Que ne ſouilloient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le Tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, Crimes tumultueux;
Les paſſions n'étoient point nées,
Les plaiſirs étoient vertueux.

Sophiſmes, erreurs, impoſture,
Rien n'avoit pris votre poiſon;
Aux lumières de la Nature
Les Bergers bornoient leur raiſon.

leur République champêtre
ıit l'ordre, image des Cieux.
nme étoit ce qu'il devoit être,
penſoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux ;
Mais n'étoient-ils point les vrais Sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués & paisibles
La Culture fit tout leur soin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs ;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ses premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquietes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La Mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts;
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeſte,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Allarmes
Ne marchoient point devant ſes pas;
Il n'étoit point ſuivi des Larmes,
Ni du Dégoût, ni du Trépas.

La Bergère, aimable & fidelle,
Ne ſe piquoit point de ſavoir;
Elle ne ſavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violette
Étoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas;
Et, sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O Règne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, Égalité, Droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant Siècle a-t-il été?
D'un Auteur témoin oculaire,
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos ayeux;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.





ODE PREMIERE

AU ROI,

SUR LA GUERRE. (*)

Ainsi les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains ;
Ainsi, pour désarmer le Crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains.
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la Gloire
Reposoient sur leurs pavillons ;
Tels sont les exploits & les fêtes

(*) En 1755.

Que l'Aurore de tes Conquêtes,
GRAND ROI, préſage à tes beaux jours;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs biſarres,
Qui, de leurs ſujets Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funèbre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu;
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret répandu:
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du monde, à ſes allarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

ODE I.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu fesois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ses Autels;
Prends la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, (*)
Sur un reste de cœurs ingrats!
En vain l'Envie, au pas oblique,
D'une suprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barrière
Qui ferme un Trône à son Héros:

(*) La Pologne.

Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces traces ſiniſtres :
Qu'il règne, ce Roi vertueux.
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipſe légère
De ſon empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagère
L'Aſtre du jour ſort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Éclate enfin dans tout ſon jour :
Nos cœurs s'envôlent à ſa ſuite ;
Et juſqu'aux Chars errans du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suéde en vain deſire, (*)
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes bords ?
Ton aſpect, domptant la Furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitans ;
Mais tandis que je te rappelle,

(*) *Charles XII.*

STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

Il règne. Agile Renommée.
J'entends ta triomphante voix;
La Rébellion désarmée
Tombe, & se range sous ses loix:
Que la brigue s'anéantisse.
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de Royauté;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Époux,
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes grâces paroient nos contrées:
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits!

Ainsi, des Rois, ton nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien:

En défendant leur Diadême,
Tu releves l'éclat du tien.
Où ſont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables?
Qu'ils paroiſſent à nos regards.
Mais quoi! leurs cohortes craintives
Ont déja déſerté leurs rives,
Et tu règnes ſur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui ſçut impoſer à la terre
Un ſilence rempli d'effroi?
France, ſi long-tems aſſoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En ſouveraine des combats;
Et compte encor ſur leurs murailles
Tes Triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes ſoldats.

Mânes François, Mânes illuſtres,
Vous vainquez dans vos nourriſſons:
Dans un loiſir de quatre luſtres
Vos faits ont été leurs leçons;
Ils rentrent, héritiers fidèles,
Dans ces altières Citadelles
Où la gloire porta vos loix;

ODE I.

Au sein des palmes de nos pères,
De leurs fils les destins prospères
On fait éclorre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Escaut l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la Victoire:
Il fut Héros, il l'est encor;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mène à sa suite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second printems écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allegresse

Les vieux Vainqueurs qu'il a formés,
Sentent renaître leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés :
Sur leurs Chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux ;
Reprenons ces nobles guitarres
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers.
Fleuriſſez, guirlandes arides :
Toujours les ſiècles des Alcides
Furent les ſiècles des beaux Vers.

GRAND ROI, ſur ce brillant modèle,
Diſſipe le ſommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidèle,
Par lui revivent les Céſars.
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les Trônes inacceſſibles

Furent

Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées;
C'est le sort des Héros parfaits:
Ils assûreront tes Trophées,
En éternisant tes bienfaits:
De tes victoires personnelles
Puissent leurs Lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr, sur ses ailes fleuries,
Ramenera les Alcyons.

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Déja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été secondés:
Les Grâces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune Héros (*) de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris, à son audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) *S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.*

ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus sensible que Philomele,
Je vais soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour;
En vain Cérès, long-tems captive,
Ouvre son sein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere patrie

Rappelle mon âme attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette,
J'ai déja vu quatre printems :
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instans ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aiguise le sentiment ?

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

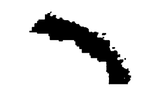
Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,



Chérit le lieu de sa naissan
Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus arides contrées
Savent plaire à leurs habit
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples s
Vous les y verrez moins co

Sous ce penchant qui n
Par un invisible ressort,
Le Laboureur en sa chaum
Vivroit-il content de son s
Helas! au foyer de ses pèr
Triste héritier de leurs mis
Que pourroit-il trouver d'a
Si la naissance & l'habitud
Ne lui rendoient sa solitud
Plus charmante que les pal

Souvent la fortune, un
Ou l'amour de la nouveaut
Entraîne au loin notre ava
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau Ci
Il est toujours une autre te
D'où le Ciel nous paroît pl



Loin que la [illegible] vaine,
Cette victime de la Parque
Soit l'honneur [illegible] tombeau.

Où, dans la courte durée
Il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil.
La son dernier [illegible]
La son [illegible] tendresse
Veut que ses os soient [illegible]
D'une région étrangère
La terre [illegible] moins légère
A ses Mânes [illegible].

[illegible] Auguste
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Romain *.

* [illegible]

Heureux qui, des mers Atlantiques,
Au toît paternel revenu,
Consacre à ses Dieux Domestiques
Un repos enfin obtenu;
Plus heureux le Mortel sensible
Qui reste, Citoyen paisible,
Où la Nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure,
Où ses ayeux l'ont devancé.

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur âme ignore ces douceurs;
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso, plus propice,
Lui promet l'immortalité:
Peu touché d'une Isle charmante,

A Pluton, malgré son Amante,
De ses jours il soumet le fil,
Aimant mieux, dans sa Cour deserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'Amour genereux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant?
Ce même Amour dans la disgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger:
A sa suite il prêta ses ailes,
Toi qui *, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour, source de merveilles,
Anime les vertus & les arts,
Soutient l'Homere dans ses veilles,
Et l'Achille dans les hazards:
Il a produit ces faits sublimes,
Ces heroïques magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide.

* Enée.

L'ardeur d'un Decie intrépide,
Et le devoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bisarrerie
Traîna ces Stoïques errans,
Qui, méconnoissant la Patrie,
Firent gloire d'en vivre absens ?
Du nom de Citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel.
L'Erreur adora ces faux Sages ;
La Raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en reclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, Sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le Mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de Sage,
Ose cesser d'avoir un coeur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,

Que ne puis-je briſer les chaînes
Qui me retiennent loin de vous?
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux effort,
Et jouïr enfin ſans allarmes
D'un ſéjour où règnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or?



ODE III.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muse Bergère,
Vôle vers une aimable Cour:
Tu n'y seras point étrangère,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans:
Il est encor l'amour des Sages;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juste,
Héros chérit tes lauriers:

Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des Chantres vantés d'Ausonie,
Mecène fut le protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'Ami des Chantres de la Seine
Unit, dans un éclat égal,
Au plaisir d'être leur Mecène,
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grâce
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encore Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'atticisme charmant,
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjouement.

Oserois-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs?
Où ta candeur, ta houlette
Exécutent tes foibles concerts.

ODE III.

Aux beaux Vers toujours favori,
Toujours ſenſible aux tendres airs,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus:
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſavante n'eſt plus.

De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte chez leurs neveux
Que les chants où leurs ſymphonies
Charmèrent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la fuite des tems.

Là de Menandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux aſyles,
Ces bois où le chant renommé

Des Ovides & des Virgiles
Auroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : ici les Grâces
De Glycère inspiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux sons :
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces Morts célèbres,
Vénus répand encor des pleurs :
L'Amour, sur leurs urnes funèbres,
Attend encor leurs Successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la tête de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui sauva des nuits de la Parque
Les Conquérans du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes:
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Disciples regrettés.

Tivoli, Blandusie, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramène sa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, consolez-vous:
Un Favori des doctes Fées,
Dans lui seul vous les rendra tous.





[illegible]

[illegible] ardeur [illegible]

[illegible] porter [illegible]

[illegible] mœurs de l'annoncer [illegible]

[illegible]euse Indolence,

[illegible]sive Opulence,

[illegible]Tilone : sacrée

[illegible] fin, mère du

Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande âme
RASTIGNAC t'offre tous les traits :
Rempli du même esprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De lui-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ;
L'Equité prononce ses loix,
Sur son front la Douceur respire,
La Bonté parle par sa voix.
Du pauvre il prévient la misère,
Dans lui l'Orphelin trouve un Père,
L'innocence y trouve un appui ;

Il protége l'humble mérite,
Et la Vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrysostôme,
Instruire & réformer les cœurs.
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise & fixe les esprits:
Et semant les graines dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmans;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse le sentiment:
Le Beau seul a droit de lui plaire;
Censeur délicat & sincère,
Il en décide toujours bien:
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages,
S'ils peuvent enlever le sien.

ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE

DE TOURS.

LOIN de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ſes vers,
Muſes, Phébus, vaines Idoles,
Ne prophanez point mes concerts;
Vérité, conſacre mes rimes:
Sur tes Autels, ſeuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité ſainte,
Deſcends de la céleſte enceinte,
Peſe à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'eſt peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la faſtueuſe Indolence,
Fille de l'oiſive Opulence,
Occupe ces Trônes ſacrés
Où l'humble Foi, mère du Zèle,

Plaça dans un tems plus fidèle
Des Pontifes plus reverés

A cet auguste caractère,
Un grand cœur repond autrement:
Il n'est le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,
L'appuis dans l'active etude
Des immortelles verités,
Cet esprit, ces traits de lumière,
Dont fut une contrée entière
L'heureux refléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Église antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Pasteurs d'un zèle heroïque,
Dont la cendre fut sur l'Autel:
Alors honorant des Temples,
Ils y enseignent par leurs exemples
Plus que par un faste odieux;
Et leur humilité profonde
Leur affermit l'encens du monde,
Et les premiers Trônes des cieux.

O qu'on te rendra ces oracles,
Église, immuable Sion:

Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande âme
RASTIGNAC t'offre tous les traits :
Rempli du même esprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En Père, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ;
L'Équité prononce ses loix,
Sur son front la Douceur respire,
La Bonté parle par sa voix.
Du pauvre il prévient la misère,
Dans lui l'Orphelin trouve un Père,
L'innocence y trouve un appui ;

Il protége l'humble mérite,
Et la Vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrysostôme,
Instruire & réformer les cœurs.
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise & force les esprits :
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse le sentiment :
Le Beau seul a droit de lui plaire ;
Censeur délicat & sincère,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages,
S'ils peuvent enlever le sien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION Des Saints Stanislas Kostka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau soleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je ? ce n'est plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris ;
Un Temple brille au sein des nues :
Là, sur des aîles inconnues,
J'élève mes libres esprits.

De l'Éternel vois-je le trône ?
Les Anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect ;
Mais quoi ? vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,

ODE V.

Par une route de lumière,
Quittant la terreſtre carrière,
Deux Mortels vont prendre l'eſſor.

Volez, Vertus, & ſur vos aîles,
Enlevez leur Char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux;
Ils vont; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua:
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumeront ces beaux cœurs.
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grâce
Ils conſacrèrent leurs combats.

Tout le Ciel, ému d'allégreſſe,
Chante ces nouveaux habitans;

La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatans ;
La Vérité leur dresse un Trône,
La Candeur forme leur couronne
De myrthes saints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fidèles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Élysée ?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté ;
Vains songes de la Poésie !
Le Ciel offre à l'âme choisie
Un bonheur plus vif, plus constant
Dans les délices éternelles,
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs, dans le sein de Dieu même....
Mais quel bras suspend mes accords ?
Une secrette violence
Force ici ma lyre au silence,
Tous mes efforts sont superflus ;

Sous ses voiles impenetrables
Dieu cache les dons adorables
Qui sont le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, âmes fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abregea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous couter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les celestes tabernacles,
Transmis des portes du trepas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu, par ses loix glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Ces Cypres de nos lents tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquerans, Heros profanes,

Pendant vos jours, Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables Mânes?
Vos ſépulchres ſont ignorés:
Par le noir abîme engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort;
Tandis que, de leur ſépulture,
Les Saints régiſſent la Nature,
Et briſent les traits de la Mort.

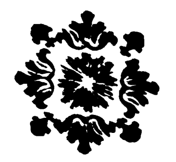
Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entends plus les ſons pompeux;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a diſparu comme un ſonge;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouïs:
Rome a parlé: tout doit l'en croire;
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes conſtantes,
Renouvelez un ſi beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres ſaints du céleſte Amour:
Répétez les chants de louanges;
Que l'unanime voix des Anges

Conſacre

Consacre aux nouveaux Immortels;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans.
A leur héroïque courage,
L'Univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Être l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.



ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de sa Fille, Religieuse à A****

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours,
Près d'ún tombeau prosternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un tems
Plaindre une Fille chérie
Moissonnée en son printems;
Dans ces premières allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

ODE VI.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,
La Nature se contente
D'un mois entier de soupirs:
Hélas! un chagrin si tendre
Sera-t-il sçu de ta cendre,
Ombre encor chère à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le Destin,
Malgré les cris d'une mère,
La Mort retient son butin;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La Mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gemir, (trop foible ressource!)
Sur des enfans expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets.

Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes Cyprès,

Des Enfers pâle Ministre,
L'affreux Ennui, fier Vautour,
Les poursuit d'un vôl sinistre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'est à tort que le portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La Tourterelle gémit:
Mais se fesant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.

ODE VI.

Semblable à la Tourterelle,
En vain la Douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût ;
Le temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bucher fumant,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument ;
Mais cette mere marrie
Par d'autres ſoins fut guerie,
Le Tems eſſuya ſes pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublirons les malheurs.

Sur ſon aiſle fugitive
Si le Tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter,
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raiſon.

Une Grecque magnanime,

Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime
Sçut ſauver ſon noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle?
J'y ſongeai dès ſon berceau:
J'élevois une mortelle
Soumiſe au fatal ciſeau.

Mais non, ſtoïques exemples,
Vous êtes d'un vain ſecours;
Ce n'eſt que dans tes ſaints Temples,
Grand Dieu! qu'eſt notre recours.
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte:
N'eſpérez rien des mortels;
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au Sanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère
Chrétienne dans ſes regrets:
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours;
Il rompt nos plus tendres chaînes

ODE VI.

Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une première mort :
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins :
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel (*) alloit marcher;
Déjà pour le sacrifice
L'Amour saint dresse un bucher :
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bientôt ta jeune conquête . . . . .
Mais, quels cris ! Qu'entends-je ? Hélas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclose

(*) Elle étoit sur le point prononcer ses vœux avant de faire profession. Elle d'expirer.

Pour en parer un Autel.
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Élus,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes
Ne pleurez point son bonheur ;
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur.
Que l'Arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Éclorre & s'évanouïr,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein:
L'insensible Oubli, l'Insolence,
Les sourdes Haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-tems tu fus épargnée;
Sur toi, de ma Muse indignée
[illegible] lancer les premiers traits;
[illegible] en fouillant mes rimes
[illegible] tes crimes [illegible]

Naiſſons-nous injuſtes & traîtres?
L'homme eſt ingrat dès le berceau;
Jeune, ſait-il aimer ſes Maîtres?
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau:
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice:
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus ſévères,
Qui, par des règles trop auſtères,
Tyranniſent leurs ſectateurs?

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'amour-propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſans effets;
Par un ambitieux délire

Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'Amitié :
Il rampe, adulateur servile ;
Vous pensez, à ses voeux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zèle ;
Vous n'avez fait qu'un infidèle,
Peut-être même un ennemi.

Déja son oeil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstres des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche ;
Vous sentez le bien qu'on vous fait :
Seul des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimère,
Un fantôme que je combats?
Fut-il jamais un caractère
Marqué par des crimes si bas?
O Ciel! que n'est-ce une imposture?
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces âmes viles,
Faudra-t-il, mortels bienfesans,
Que vos mains, désormais stériles
Ne répandent plus leurs présens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enlève rien à votre gloire.
Il vaut mieux, d'un soin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons désintéressés:
Aucun n'est exclus de leurs temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le Soleil qui, dans sa carrière,

Prête aux vertueux sa lumière,
Luit aussi pour le scélérat;
Le Ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'Homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'Homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix?
Que l'Ingrat n'est-il ta victime,
Ainsi qu'il le fut autrefois?
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité?
L'Ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit, loin de la Patrie,
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vantes-tu, Athènes,
Sur la justice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits?
Que de proscriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort:
La Reconnoissance & l'Envie
Leur font, de leur illustre vie,
Un crime digne de la mort.

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchans?
Fuyez; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Grâces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande âme, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides:
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros:
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains :
Stanislas.... ce nom doit vous plaire,
Rappellez ses premiers destins :
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses,
Il sçaura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits ?
Il possède une âme royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois ?
Grâces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort ;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déjà l'allégresse éclate ;
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austère Sarmate
Au pied du Trône prosterné ;
Pour munir d'un brillant auspice

Ce choix dicté par la justice ;
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune Arbitre des Couronnes (*),
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux....
Mais quelle soudaine disgrace!
Charles tombe, son nom s'efface :
Son pouvoir est évanouï.
O Conquêtes, ô sort fragile!
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces!
Quand la Suéde pleure son Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Cesse aussi de règner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance....
Sois son asyle, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs;
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

(*) *Charles XII.*

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit sans splendeur;
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone ensuite ou les Trames,
La ravissent aux grandes âmes
Qui la tenoient de l'Équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur, d'un malheur illustre,
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste Fortune,
N'enlève rien à la Vertu:
Qu'elle abatte une âme commune,
STANISLAS n'est point abattu:
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens & répare ton crime;
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De son héroïque Famille,
Dans le sein d'une auguste Fille,
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des Héros Bourbons:
Cette source illustre & féconde

Donnera des Vainqueu
Et des maîtres à nos ne
Et les Souverains de la
Compteront avec com
STANISLAS entre leurs

Nymphe, dont les
Aiment à couler
Redis aux Nymp
Son nom, ses gr
Conserve sur tes
Ces beautés char
Par qui ses yeux
Sans doute le fie
Envie à ton ond
L'avantage dont

Reçois ces ve
GRAND ROI, r
Qui me permit d
Quand j'en deman
Rien n'est flatté dans n
Du fade encens de l'imp
Ton goût fut toujours enn
Ma voix n'est, dans ce chan
Que l'écho de la voix publiqu
Et n'a répété qu'à demi.

ODE IX.

SUR

LA CONVALESCENCE DU ROI.

Compagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée,
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barrière;
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens,
Et des Cieux, avec toi, je franchis la carrière
Sur les aîles des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célèbre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à son brillant récit;
Partout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.

De l'Empire des Lys tutélaire Génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un tems plus ser
Un siècle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois sur ses jours, quand son ardeur guerrière,
Sous les foudres de Mars, l'exposoit en soldat:
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumière,
Et l'âme de l'État.

O bonheur! quelle Aurore a dissipé les ombres?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu;
Le plus beau jour succède aux voiles les plus sombr
Louis nous est rendu!

Respirez, renaissez, Provinces allarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des Rois.

S'il falloit, ô Destin! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprim
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidèle?
Quel Roi fut plus aimé?

Réduits au froid bonheur de l'austère puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés, suivis de la Contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté?
L'Esclavage, autour d'eux établissant la Feinte,
Chassa la Vérité.

Ainsi toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, & sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussiere.
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets,
Le flambeau de la Mort est la seule lumiere
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand Roi, d'un plus heureux partage.
L'instant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque Citoyen.

Un bonheur tout-
Don plus satisf-
Pour un Roi qu-
Des sen-

Vous ſcaviez que dans vous tout reſpectoit le maître,
Que par-tout le Héros alloit être admiré;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme eſt adoré.



ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

Souveraine de mes pensées,
Tes loix sont-elles effacées ?
Toi qui seule regnois sur les premiers Mortels,
Dans cette race miserable,
Sur cette terre deplorable,
Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens;
Là je vois des chaines dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Par-tout je vois des fers & de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive, maître de soi, sans asservir ses jours?
S'il en est, montre-moi ce Sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour

Tu m'eraunces, Nymphe ingénue:
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé;
Quel Ciel pur! quel paisible empire!
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la Fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un Port sûr & tranquille,
Qui maintient, dans un doux asyle,
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages,
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité,
Dans un Temple simple & rustique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruyans du fastueux Plutus:
Là, sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le Vrai, les Plaisirs purs, les sincères Vertus.

Amitié, charmante Immortelle,
Tu choiſis à ce cœur fidèle
Peu d'amis, mais conſtans, vertueux comme lui:
Tu ne crains point que le Caprice,
Que l'Interêt les déſuniſſe,
Ou verſe ſur leurs jours les poiſons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil! pendant les ſombres heures,
Tu répands ſur ſes yeux tes ſonges favoris;
Écartant ces ſonges funèbres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands ſous les riches lambris.

C'eſt pour ce bonheur légitime
Que le modeſte Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le ſceptre de Sidon:
Plus libre dans un ſort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne ſçut l'être
Sur le trône éclatant des Ayeux de Didon.

C'eſt par ces vertus pacifiques,
Par ces plaiſirs philoſophiques,
Que tu ſçais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli ſolitaire,
Où le Cher de ſon onde claire
Vient à l'aimable Loire groſſir le cours.

Trop heureux, Déïté paisible,
Le Mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs!
Par sa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine Folie,
Dans la Vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms.
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le Pin des monts altiers, que l'Ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horison:
Quelques bruits que la foule en séme,
Il est satisfait de lui-même;
S'il a sçu mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du Sort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi.
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du monde
N'épouvanteroient point son cœur

Amitié charmante immortelle
Tu choisis des cœurs fidèles
Peu d'amis mais constans toujours comme lui
Tu ne crains point que le Caprice,
Que l'Intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures
Sommeil, pendant les sombres heures
Tu répands sur les yeux tes songes fortunés
Ecartant ces songes funèbres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Font réveiller les Grands sous leurs riches lambris.

C'est pour le bonheur légitime
Que le mortel [illegible]
M'[illegible] en [illegible] de Saint
[illegible]
[illegible]
Sur le [illegible] de Dieu

C'est par ces vertus pacifiques
Par ces plaisirs [illegible] ues,
Qu'en [illegible] riles [illegible]
Da[illegible]
Ou[illegible]
V[illegible]

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Grâces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande âme, ses faits guerriers ;
Mars effraieroit vos voix timides :
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS..... ce nom doit vous plaire,
Rappellez ſes premiers deſtins :
Je vous vois, brillantes Déeſſes,
Combler ſon cœur de vos largeſſes,
Il ſçaura gagner tous les cœurs.
De ſa jeuneſſe fortunée
Vous avez fait la deſtinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats ſon ſang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits?
Il poſſéde une âme royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois?
Graces, c'eſt à votre puiſſance
De ſuppléer à la naiſſance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort;
Allez, recueillez les ſuffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déja l'allegreſſe éclate :
Il paroît, il eſt couronné,
Il charme l'auſtère Sarmate
Au pied du Trône proſterné ;
Pour munir d'un brillant auſpice

Ce choix dicté par la justice ;
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune Arbitre des Couronnes (*),
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux....
Mais quelle soudaine disgrace !
Charles tombe, son nom s'efface :
Son pouvoir est évanouï.
O Conquêtes, ô sort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suéde pleure son Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance....
Sois son asyle, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

(*) *Charles XII.*

Tendres Muses de cet Empire,
Oui, si, sortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je soupire,
Ranimoit sa voix sur vos bords;
S'il quittoit sa langue étrangère,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vœux accordés.

A ces mots la Déesse agile
Fuit au travers du bois naissant....
Viens donc, parois, heureux Virgile.
De vingt siècles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un suffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muse aura ton air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît sous tout habillement;
Tout lui sied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grâce
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrcis de Mantoue
Réformer ceux de ce séjour;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue:
Guidé par toi, l'Enfant Amour

Ce choix dicté par la justice ;
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune Arbitre des Couronnes (*),
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux....
Mais quelle soudaine disgrace !
Charles tombe, son nom s'efface :
Son pouvoir est évanouï.
O Conquêtes, ô sort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suéde pleure son Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Cesse aussi de règner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance....
Sois son asyle, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

(*) *Charles XII.*

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, de vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés :
Sur ce mélange de spectacles,
Ses regards vôlent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dedale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Sirène au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scène toute inculte,
Mais, par-là, plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux,
Le cœur, sur l'aîle de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la Verité :
A la suite de l'Innocence,

Donnera des Vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaiſance
STANISLAS entre leurs ayeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangères
Son nom, ſes grâces, ſes exploits.
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouïs;
Sans doute le fier Boriſthène
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouïs.

Reçois ces vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire,
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture;
Du fade encens de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

AVERTISSEMENT
SUR
LES ÉGLOGUES
DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET *Ouvrage est moins une exacte Traduction, qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile; l'entêtement de Classique & Littéraire ne sert qu'à rapetisser l'essor poétique. L'Auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de différens Poëtes; Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur: mérite de Pédant ou d'Écolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine; il en falloit moins pour mieux faire: le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur, sans le suivre en rampant, & sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractère libre de la Poësie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin; ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes: on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses; on a quelquefois resserré,*

« Qu'il règne ; que tout cède à la présence auguste
» D'un Roi forcé de vaincre, & d'instruire les Tems
» Qu'il auroit pu passer du Trône d'un Roi juste,
» Au char des Conquérans.

» Moins sensible au renom que lui fait la Victoire,
» Qu'au repos des humains, au bien de ses sujets,
» Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
» D'Arbitre de la Paix.

» Qu'il vive ; que son règne, & célèbre & paisible,
» Passe l'âge & l'éclat des règnes les plus beaux,
» Ainsi que sa sagesse & son cœur né sensible
» Surpassent les Héros ».

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent,
Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes!
Les Arts, peuple brillant, servent tous tes desirs;
Ta vaillance commande au destin des conquêtes,
Et ton goût aux plaisirs.

O Ciel! quel changement! Nymphe immortelle, arrête!
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu!
Tes rayons sont éteints; tout cède à la tempête:
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaiſſantes
Quel ſilence profond fait ſucceder l'horreur !
Il ceſſe ; le tumulte & des voix gemiſſantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau ſubit frappe-t-il la Patrie ?
Le cri de ſa douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un Vaiſſeau que les Vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténébres :
Quel ſpectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers,
Tout gémit, tout friſſonne, & des ombres funébres
Entourent nos lauriers.

Quel ſombre égarement ! où court ce peuple en larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ; ô douleur ! je fremis.
Quel tombeau ! je ſuccombe aux plus vives allarmes,
Il eſt près de LOUIS.

Ciel ! peut-on l'ordonner ? eh, quels ſont donc les crimes
D'un peuple humain, fidéle aux vertus comme aux loix,
Pour frapper d'un ſeul coup ces amas de victimes
Qui s'adreſſe ſa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du Diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une Famille
Près d'un Pere expirant, qu'on pleure au
Du plus profond des cœurs.

Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie.
Seul vous ne quittez point cette terre chérie;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse:
Oui, je mets ce Héros au rang des Immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses Autels;
Si mon troupeau tranquile erre encor sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts;
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce Dieu secourable;
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux!
Je suis traînant à peine, en cet exil funeste,
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste:
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,

Dans la fuite a perdu son languissant agneau.
Déja, dans ma douleur, j'ai brisé ma musette.
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Helas! souvent le Ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs annonçoit son courroux.
Trois fois il m'en souvient dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne;
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs:
Mais pourquoi rappeller ces douloureux présages?...
Berger, quel est ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Heros tient sa Cour,
Sa présence suffit au plus noble séjour.
Rome étoit ce lieu charmant qu'autrefois, je l'avoue,
Je ne trouvois point Rome au-dessus de Mantoue.
Quelle étoit mon erreur! [illegible]
Le T[illegible] Reine des Cités
Rome [illegible] dessus des Villes,
Que le [illegible] humbles.

MELIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces illustres lieux?

TITYRE.

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux:
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices:
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices;
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses:
Vainement j'implorois l'heureuse Liberté;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre:
J'étois alors esclave; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

n'avois quitté ma triste solitude,
ssrirois encor la même servitude:
ces maux, Rome etoit mon unique recours,
; Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux
jours.
'ai vu ce Heros que chante ma tendresse;
dans le printems d'une belle jeunesse:
:, Bergers, dit-il ; conservez en repos
: séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
ite, par un retour d'hommages légitimes,
i sacrifierai mes plus belles victimes.
'tes reviendront douze fois tous les ans,
:e fois ses Autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

donc, cher Tityre, exempt de nos misères,
; finirez vos jours aux foyers de vos peres;
troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
eureront ici sous leur premier Pasteur;
: sortiront point de ces gras paturages,
perir de langueur dans des terres sauvages:
abeilles encore, au retour du matin,
teront la fleur des saules & du thin.
champs abandonnés vont rester inutiles;
rètres, par vos soins, seront toujours fertiles

Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris;
Les amoureux soupirs des Rossignols fidèles,
Les doux gémissemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour sçaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage.
Le Cerf, d'un vol hardi, traversera les airs;
Les habitans des eaux fuiront dans les déserts;
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux?
Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrâce:
Nous fuyons dispersés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats,
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déserts voisins de la Zône Torride.

Compagnon

Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi, je ne verrai plus ces campagnes [illegible]
Ni ce rustique toit l'heritage de mes peres
O Mantoue [illegible] ces riches sillons
[illegible] m'être rendus après quelques moissons
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes
Ni ces guerets chargez de gerbes ondoyantes
D'avides étrangers, des soldats inhumains
Deviendront ce champ cultivé de mes mains,
Est-ce donc, grands Dieux, pour cette troupe indigne
Que j'entais mon verger, que je taillois ma vigne
C'en est fait pour toujours recevez mes adieux
[illegible]
O [illegible]
Champs [illegible]
Troupeau toujours cher [illegible]
heureux.
[illegible]
[illegible]
Je ne te [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

D'attendre le retour de la première aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas.
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit ; hâtons-nous : du ſommet des colline
L'ombre deſcend déjà dans ces plaines voiſines,
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'élève ſur les airs.



Du moins plaignez les maux que ma langueur me cauſe;
Il eſt l'heure du jour où tout ici repoſe:
Le Moiſſonneur, tranquile à l'abri du Soleil,
Répare ſa vigueur dans le ſein du ſommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſombre,
Sylvie & ſon Berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loiſirs, & bravant la chaleur,
Je promène en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſemens l'Écho paroît ſenſible,
Tout me plaint, votre cœur reſte ſeul inflexible.

Que n'ai-je, pour Philis, brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs grâces, il eſt vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.

Ah! ne comptez point tant ſur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs;
La Beauté n'eſt qu'un lys, l'Aurore l'a vû naître,
L'Aurore à ſon retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe (*) enrichit de ſes eaux.

(*) Fontaine de Sicile.

[illegible]

[illegible] l'hiver glacé [illegible]
[illegible] dans [illegible]
[illegible] souvent [illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux.
Pan règne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.
Cette bouche charmante & des Grâces chérie,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie;
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous;
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux:
Tircis, près d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,
Une belle houlette & des agneaux choisis:
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine;
Laure en sera jalouse; elle aimoit ces chevreaux:
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés;
De l'encens du Printems les airs sont parfumés:
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'Abeille,



Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille,
Sa main fait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune & tendre lys;
Des fruits de mon verger vous aurez les premices,
De la jeune Amarille ils feroient les delices:
Ces fruits sont colorés d'un eclat vif & doux;
Ils seront plus charmans, quand ils seront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure eternelle
Est le symbole heureux d'une chaine fidelle:
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres Vers.
Mais, que dis-je, insensé! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse?
J'etois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur:
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur etoit aussi pur que ma vie;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours:
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate, estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres;
Les Deesses souvent ont touché nos pipeaux,
Diane d'un Pasteur a gardé les troupeaux.



Que la fière Pallas aime le bruit des Villes;
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout ſuit de ſon penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs ſont maitriſés par un charme ſecret:
Le Loup cherche ſa proie autour des bergeries,
Le jeune Agneau ſe plaît ſur les herbes fleuries:
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je ſens que mon deſtin m'a fait naître pour vous.
Vains projets! vœux perdus! trop ſtérile tendreſſe!
Coridon, où t'emporte une indigne foibleſſe?
Ta voix ſe perd au loin dans les antres des bois:
A de moins triſtes airs conſacre ton hautbois;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laiſſes ſur l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loiſir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Paſteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux ſauvages,
Vous irez déſormais ſur de plus beaux rivages;
Puiſque mes vœux ſont vains, de l'inſenſible Iris,
Allons, près de Climène, oublier les mépris.



Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous;
Ce Paſteur mercénaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiſcret:
On vous connoît, Ménalque, on ſait certain ſecret....
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous ſauve la honte.
Vous m'entendez: alors les Déeſſes des eaux
Rentrèrent, en riant, au fond de leurs roſeaux.

MÉNALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbriſſeaux d'Arcas & ſa vigne nouvelle?

DAMETE.

Quel Berger ne ſait point que, ſous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas briſa les chalumeaux?
Rival de ce Paſteur, jaloux de ſa victoire,
Votre cœur indigné ne put ſouffrir ſa gloire:
Vous ſeriez mort enfin d'envie & de fureur,
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je? ſur quel ton me parleroit un maître,

Si ce Pâtre a tel point ôse le méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous a-t-on point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans crainte.
Puisqu'il étoit le prix d'un combat Pastoral
Où j'avois demeuré vainqueur de mon Rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ! D'une flute champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau portant par-tout l'ennui.
Ne sait que [illegible]

DAMETE.

Pour [illegible]
F[illegible]
O[illegible]
E[illegible] & de [illegible]
S[illegible]
Je [illegible]
Q[illegible]

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau;
S'il manquoit un mouton, j'essuîrois la colère
D'une Marâtre injuste & d'un Père sévère;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour:
Mais je puis hasarder deux beaux vâses de hêtre:
On voit remper autour une vigne champêtre.
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits:
Du célèbre Conon (*), l'un ranime les traits;
L'autre peint ce Mortel (**) dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde:
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat;
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vâses pareils, revêtus d'un feuillage;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entrainent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous: qu'il règle la victoire,
Arbitre du Combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge; &, malgr[illegible]
Je saurai me défendre & balancer l[illegible]

(*) Géomètre fameux [illegible]
l'Isle de Samos.

(**) [illegible]

M. [illegible]
[illegible]

PALEMON.

Chantez, Cygnes [illegible] la nouvelle saison
[illegible] concerts [illegible] garçons;
Le Printems [illegible] ranimé la Nature,
[illegible] à nos forêts leurs [illegible] de verdure,
Philomele [illegible] ses airs doux & plaintifs.
[illegible]
Tout charme [illegible] les yeux, chaque instant [illegible]
[illegible]
Dans ces [illegible], de nouveaux dons de Flore.
A [illegible]
[illegible] des Rois.

DAPHNÉ.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] diligente [illegible] & les moissons.

MENALQUE.

[illegible] Dieu qui le [illegible]
[illegible] les honneurs [illegible]
[illegible]

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau;
S'il manquoit un mouton, j'essuîrois la colère
D'une Marâtre injuste & d'un Père sévère;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour:
Mais je puis hasarder deux beaux vâses de hêtre:
On voit remper autour une vigne champêtre.
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits:
Du célèbre Conon (*), l'un ranime les traits;
L'autre peint ce Mortel (**) dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde:
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat;
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vâses pareils, revétus d'un feuillage;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entrainent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous: qu'il règle la victoire,
Arbitre du Combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge; &, malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix:

(*) *Géomètre fameux de l'Isle de Samos.*

(**) *Archimède de Syracuse.*

Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes Rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon ;
Le Printems de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philomèle reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des Fleurs succède aux Aquilons captifs.
Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit éclore,
Dans ces Prés émaillés, de nouveaux dons de Flore.
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats sont chéris de la Muse des Bois.

DAMETE.

Muses, donnez au Maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MÉNALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses Autels.

DAMETE.

Quand je ſuis dans un bois tranquile
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me réveille; & d'une courſe agile
Elle fuit dans un antre & s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis, près de ma Bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs?
Nos Troupeaux réunis paiſſent dans la Prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux Tourterelles
A ma Glycere au premier jour:
Ce couple heureux d'oiſeaux fidèles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris:
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère!
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces momens ſi doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergère,
Des plaiſirs ſi charmans rendroient le Ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois ;
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Deesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je celèbre bientôt le jour de ma naissance :
Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour.
Vous ferez l'ornement des concerts de la danse,
Votre chant & vos pas sont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes :
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux !
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.
Ah ! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux yeux ?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ;
Qu'un Laboureur, veillant sur une moisson chère,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

MÉNALQUE.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride & languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion (*) veut bien être
Le Protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grâce
Écrit des Vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros savant offrez un fier Taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au Temple de l'honneur;
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même,
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les Vers :
Qu'il asservisse au joug le renard indocile,

(*) *Il étoit alors Consul, l'an 724 de Rome.*

u'il prefere aux Zephyrs les vents des noirs
hivers.

DAMETE.

uyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs:
uyez, malgré l'attrait de cette onde argentée;
n serpent est caché sous ces belles couleurs.

MENALQUE.

ous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers Moutons:
llez, un verd naissant couronne ces prairies;
e bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

conduis ces Troupeaux au meilleur pâturage,
ependant je les vois dépérir chaque jour:
oi-même je languis au printems de mon âge,
out languit dans nos champs sous les fers de
l'Amour.

MENALQUE.

Amour ne me nuit point; j'ignore ses allarmes,
mais il n'a rendu mes troupeaux languissans:
ais un sombre Enchanteur, par ses funestes
charmes,
uit perir sans pitié mes Agneaux innocens.

DAMETE.

e ce douteux débat, la palme vous est dûe,

Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux (*)
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue
De ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MÉNALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure,
Et ſur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naiſſantes fleurs (**) grave le nom des Rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite comme vous la palme des Chanſons.
Renouvelez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos Muſes rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reſte indécis.

(*) *Le fond d'un puits.*

(**) *La Jacinthe, fleur ſur laquelle on s'imaginoit lire les deux premières lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine. Ajax, ſelon la Fable, fut métamorphoſé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achille.*



EGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HÉROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, cessez d'être
Bergeres.
Osez porter vos voix au-dessus des fougères;
Un Consul * à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes
de lui.
Cieux, où suis-je enlevé? Quels superbes spectacles!
Un Dieu par mes accens va rendre ses Oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers;

[illegible] ne sont point des Bergers [illegible] Virgile [illegible] même [illegible] Que [illegible] Eglogue [illegible] gues [illegible] nombreux, [illegible] Virgile [illegible] de ses [illegible], nous [illegible] les plus belles [illegible].

* [illegible]

Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée;
Du sein des Cieux, Thémis descend avec Astrée,
Saturne sur nos champs revient règner encor,
Et ramène aux Mortels les jours de l'Age d'Or.
Il est né ce Héros, pour qui les Destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années :
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours,
Descendez sur ces bords; Apollon votre frere
Des Grâces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant Consulat
Va des siècles dorés voir renaître l'éclat.
Les Vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Héros de sa race Divine;
Sur l'Univers paisible (*) il règnera contre eux;
Il tiendra même rang dans le Conseil des Dieux.

(*) *Cette prédiction pouvoit elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs Interprètes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, Neveu d'Auguste, & adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de Fils.*

[illegible] Marcelle [illegible] la [illegible] de la Terre

[illegible] déja [illegible] & la [illegible].

[illegible] par [illegible] plus [illegible] couleurs,

[illegible] & de [illegible],

[illegible] grand [illegible] bergers.

[illegible] parfums [illegible]

[illegible] saison.

[illegible] moutons

[illegible] &

[illegible]

[illegible] meilleur [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] maisons.

[illegible] maisons

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Portera des Guerriers ſur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie (*).
Mais ces reſtes légers de nos malheurs paſſés
Diſparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeuneſſe illuſtre,
La Parque filera votre cinquième luſtre ;
Et quand, paſſant des jeux aux ſoins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre ſang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la Terre :
La Paix au fond du Styx replongera la Guerre,
Féconde également pour tous ſes Citoyens,
La Terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher ſur des plages lointaines ;
Sans exiger nos ſoins, les côteaux, les guérêts
Fixeront en tout tems & Bacchus & Cérès.

(*) *Les quatre Vers précédens ſont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, Fils du grand Pompée, qui ſoutenoit en Sicile les reſtes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuſe fut cette ſeconde Troie ; Octavien Céſar fut ce nouvel Achille. Ces applications ſont pleines de beautés : nous en devons la découverte au ſavant Pere Catrou.*

[illegible]
[illegible] moutons [illegible]
[illegible] revêtus des plus riches couleurs.
[illegible] sur la pourpre & [illegible] fleurs.
[illegible] industrieux travail de la [illegible] Nature.
[illegible] les secours de l'Art, produira leur parure.
[illegible] Temple des Destins.

[illegible]
[illegible] pour accomplir [illegible]
[illegible] Nature. [illegible] âges.
[illegible] & [illegible]
[illegible] l'âge d'Or.
[illegible] carrière;
[illegible] barrière;
[illegible] Cieux.
[illegible] précieux.
[illegible]
[illegible] Nature [illegible]
[illegible]

[illegible]

Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoûroit vaincu par mes Chansons.
Commencez, heureux Fils d'une Mère charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente.
Par de justes retours comblez ses tendres vœux;
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.
Pour vous l'Amour élève une jeune Déesse (*),
Dont il vous offrira la main & la tendresse;
Vivez, & que vos ans, égaux à nos desirs,
Soient remplis & filés par la main des Plaisirs.

(*) *Julie, Fille d'Auguste. Marcellus épousa cette Princesse. Les Prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'espoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixième Livre de l'Énéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.*



EGLOG

EGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PROFITONS, cher Mopsus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grâce:
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Menalque, à chanter avec vous:
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux:
Des Zephirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines;
Chantons sous ce feuillage, ou si vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux.
Une vigne sauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut consacrée.

Le [illegible] de Virgile [illegible] Daphnis [illegible] Menalque [illegible] nom de Daphnis [illegible] nom de Menalque [illegible] *Mopsus.* [illegible]

J'y conduirai vos pas ; là, vos nobles chansons
M'offriront un plaisir & d'utiles leçons.
Si mes Vers sont moins beaux, pardonnez à ma Muse
Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non, je sçais qu'Amyntas ôse seul dans nos bois
Vous disputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris : dans son orgueil extrême,
Ce Berger defieroit le Dieu des Vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
En notre absence Égon gardera nos Troupeaux.
Chantez Codrus (*) mourant pour sauver sa patrie;
Chantez du tendre Alcon (**) la pieuse industrie,
Quand il perça d'un trait heureusement lancé
Le serpent qui tenoit son fils entrelacé :
Ou plaignez dans vos chants cette Amante (***) célèbre

(*) *Dernier Roi d'Athenes*

(**) *Servius écrit qu'Alcon étoit Fils de cet Erecthée que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur Roi.*

(***) *Philis, fille de Lycurgue, Roi de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappelé à Athénes par des raisons d'Etat : son absence fut longue ; Philis le crut infidéle, elle se donna la mort.*

[illegible]

MOPSUS

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

MENALCAS

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

MOPSUS

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

MENALCAS

[illegible]
[illegible]

MOPSUS

[illegible]
[illegible]

[illegible]

Je le demande aux bois, & les bois me répétent:
Il n'eſt plus! il n'eſt plus!
Deſtins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits?
Je vois ſes yeux éteints: ſa Mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses amères douleurs.
Infortuné Daphnis! l'avide Proſerpine
T'enlève avant le tems.
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printems.
O jour trois fois cruel! Quel deuil dans la Nature!
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil ſans clarté, la Terre ſans verdure,
Et les Oiſeaux ſans voix.
Les Ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos allarmes,
Murmuroient des ſanglots:
L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Nayades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives,

Les Echos attendris
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine
Ses Troupeaux languissans:
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'est plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte.
Plus de fêtes pour nous;
Palès * ne cherit plus cette vigne deserte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés sont déflleuris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces steriles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits cheris.
Telle, aux raisins brillans dont elle est colorée,
La Vigne doit son prix.
Daphnis, dans nos cantons accredita l'Orgie
Et le Thyrse divin,
Il chanta le premier, en Vers pleins d'énergie,
Le puissant Dieu du Vin.
Il étoit les amours & la gloire premiere
Des bois & des hameaux.

* Déesse champêtre.

Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger ;
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux Mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs ;
Paroissez, apportez de funèbres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeau, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès ;
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces Vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose,
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;
Il étoit le Pasteur d'un aimable Troupe[...]
Lui-même étoit encor plus aimable & plus [...]
Bergeres, qui passez dans ce bocage so[...]
Donnez des larmes à son Or[...]
Donnez des fleurs à son to[...]

Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger ;
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux Mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs ;
Paroissez, apportez de funèbres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeau, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès ;
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Pres de ces antres verds,
Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces Vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose,
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;
Il étoit le Pasteur d'un aimable Troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son Ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et, pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour;
Il m'aimoit, je lui dois ce fidèle retour;
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres.
Daphnis déifié (*) regne au séjour des astres,
Ses grâces, ses vertus triomphent de la Mort:
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes,
Bergères & Bergers reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire,
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté sur les Etoiles,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des celestes flambeaux;
Sous ses pieds il voit les nuages,

(*) *L'Apothéose seroit un peu outrée, si elle n'étoit que d'un Dieu Champêtre: Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs, qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.*

Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez, Jeux, Plaiſirs, Nayades,
Flore, Cerès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudiſſe en ces lieux:
Qu'il ſoit chanté ſur la muſette,
Qu'une foule d'échos répète:
Daphnis n'eſt plus mortel, il eſt au rang des Dieux.
Déja ſous ſon naiſſant empire,
A notre bonheur tout conſpire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis;
Le loup devenu moins avide,
L'Agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondiſſent réunis.
Si nos hameaux ont ſçu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutelaire:
Ne porte pas tes ſoins ſur les bords étrangers,
Procure-nous des jours tranquiles,
De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des Troupeaux & le Roi des Bergers.
Tu recevras ſur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels.
Suivi d'une fidelle troupe,
J'irai verſer à pleine coupe
Et le lait & le vin ſur tes nouveaux autels.
Dans les feſtins, dans l'allégreſſe,

Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te celébrerons à l'ombre des ormeaux :
Les Bergers unis aux Bergéres
Formeront des danses legéres,
Et marieront leurs voix aux son des chalumeaux.
Tant que l'Abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des Vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

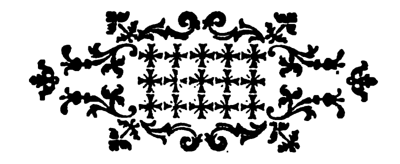
J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zephir naissant, ou d'une source pure :
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux Vers dont votre Muse a charmé mon oreille :
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

MÉNALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens :
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile.
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'eſt plus cher qu'une telle muſette.
Agréez de ma main cette belle houlette;
Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés;
J'y vais joindre un feſton de myrthes enlacés:
Antigène s'attend que je l'en ferai maître;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.



EGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER Imitateur du Berger (*) dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir, je repète en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :
Apollon (**), peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets :

Silene instruit deux Bergers, il leur chante l'origine & la formation de l'Univers [illegible] fortuit des atomes, [illegible] le système d'Epicure [illegible] raconte [illegible] fameux traits de l'Histoire des héros fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere de ce Poëme est trop élevée pour l'Eglogue; d'autres justifient le Poëte, & persuadés qu'aucun genre n'est au-dessus de la Poésie Bucolique, quand il est présenté aux yeux sous les voiles de l'allégorie. Je me range [illegible] ce sentiment, [illegible] pour le SILENE. Cette Piece ne contient rien qui ne soit à la portée des Bergers qu'on [illegible] curieux, polis, & d'une imagination [illegible] [illegible] & [illegible]

(*) Theocrite.

(**) [illegible]

Je ne trouble donc plus, par l'éclat des trompettes,
Des champs accoutumés aux ſoupirs des muſettes.
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus! (*) plus chers aux doctes
Fées,
Au temple de Mémoire érigent vos trophées;
Ma voix, trop foible encor pour chanter les Héros,
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.
Mais ſi ce qu'aujourd'hui j'écris ſans impoſtures,
Vainquant la nuit des tems, paſſe aux races futures,
On lira que Varus & ſes brillans honneurs
Étoient même connus au ſéjour des Paſteurs.
Dans un antre champêtre orné par la Nature,
Sous des pampres fleuris, ſur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des ſonges rians abandonnoit ſon cœur:
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un Thyrſe entouré de lierre:

---

né à Virgile d'écrire dans le genre Paſtoral.... Ce Prince aimoit à ſe voir déſigné ſous le nom & les attributs du Dieu de la Poéſie.

(*) *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut enſuite célèbre par ſes malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Aminius défit dans la Forêt de Tomberg.*

Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnasile,
Troublerent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-tems Silene, Oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux:
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite.
La jeune Églé survient, & se joint aux Pasteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se réveille:
On voit naître les Ris sur sa bouche vermeille:
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté.
Vous voulez que des tems je vous chante les fastes,
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes:
Commençons cependant, contentons vos desirs:
Pour vous, je vous réserve, Églé, d'autres plaisirs.
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter:
Ses liens sont brisés, il commence à chanter.
Aux sublimes accens de l'immortel Silene,
Les vents, au loin chassés, ne troubloient pas la plaine;
Les Ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter,
Les Échos admiroient & n'osoient répeter;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,

Une Nymphe l'entraîne en sa grotte liquide :
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.
L'éloquent Demi-Dieu chante ensuite & déteste
Du Monstre des Crétois la naissance funeste ;
Il chante cette Reine Epouse de Minos,
Heureuse si jamais on n'eût vu de Troupeaux.
Des Filles (*) de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains gémissemens insultèrent les nues ;
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines !
Folle Pasiphaë ! qu'attends-tu dans ces Plaines ?
Le Taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs;
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chastes Nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce Taureau fatal expire sous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Vôlez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monstre, & vengez en ce jour

(*) *Lysippe, Ipponcé & Cyrianesse, filles de Prétus & de Stenoboé, se vanterent d'être plus belles que Junon. La Déesse, jalouse & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en Vaches.*

[illegible] Amou
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] mellé.
[illegible]
[illegible]

Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans, & les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le Tyran des Eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrâce :
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux sanglans, Philomele vengée
Prend un nouvel essor, en Rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envôle & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas (*), arrêté sur ses bords,
Instruisit les Echos a redire la plainte
Que Phébus adressoit a l'Ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Pasteurs de l'aimable Silene.

(*) *Fleuve voisin de Lacédémone.*



EGLOGUE VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis:
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs Troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux:
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hazard m'amena vers le lieu de la Scène:
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents.)
» Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un Bélier vagabond, que vous cherchez sans doute:
» Soyez moins inquiet, il suivra les Troupeaux
» Que le soir va conduire aux sources de ces eaux;

» Partagez avec nous, ſur ces rives fécondes,
» Le plaiſir d'un concert & la fraîcheur des ondes:
» Ce beau Fleuve (*), en baignant ce bocage ſecret,
» Coule plus lentement, & s'éloigne à regret.
» A nos yeux enchantés ſon cryſtal repréſente
» D'un Ciel riant & pur la peinture flottante:
» Là, le bruit de l'Abeille errante ſur les fleurs,
» Joint aux chants des Oiſeaux des ſons doux & flatteurs.

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres ſoins m'appeloient; mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon Bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muſes Paſtorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales;
Dans ſes Chanſons, Tyrſis parut trop plein d'aigreur;
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus (**), Déïtés d'Hippocrène,
Formez auſſi mon goût aux plus aimables Vers:

(*) *Le Mincio, Riviere du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

(**) *Poëte illuſtre, ami & contemporain de Virgile. Ses Ouvrages ne nous ont point été conſervés.*

e suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frône,
'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

'ous, dont l'art aux beaux Vers donne l'âme & la vie,
l'un lierre immortel, Muse, parez mon front :
jue le pâle Codrus en expire d'envie :
jue pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

éesse des Chasseurs, agreez mon hommage,
l'un Cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois.
l'un porphyre brillant j'ornerai votre Image,
i Phebus, votre frere, anime mon hautbois.

TYRSIS.

'ous les ans, d'un lait pur, une coupe t'est dûe,
riape : c'est assez pour un Dieu tel que toi;
i mon Troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
t dans tous nos jardins nous cherirons ta loi.

CORYDON.

harmante Galatée, aimable Neréide,
'oi, dont le plus beau Cygne envieroit la blancheur,
i tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
t du soir avec moi viens goûter la fraicheur.

MÉLIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute;
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur;
Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.



EGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

Amour, Dieu des Bergers, toi qui règles
 leurs sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les Chansons;
Quels airs formoient leur voix, lorsque pour les
 entendre
Les Troupeaux enchantés négligeoient l'herbe
 tendre,
Les Tigres adoucis venoient les admirer,
Les Ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.
 Soutiens mes foibles chants, ô toi (*) que la
 Victoire
Ramène à nos desirs sur l'aile de la Gloire.
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux tems
Où je saurai chanter tes exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ôse essayer l'héroïque Trompette:

(*) *Octavien-César; il revenoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus & de Cassius, meurtrier de Jules-César.*

Sous tes yeux autrefois ma Muse, jeune encor,
Vers le double côteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir sous tes brillans auspices :
Mais avant que sa voix, sur de plus nobles airs (*),
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit disparoissoit; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente Abeille arrivoit sur le thyn,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin;
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours? Il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumière,
Du Soleil renaissant trop lente avant-courière,
Etoile que chérit la Mère des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours.

(*) *Il annonce l'Enéïde. J'ai cru pouvoir mettre ici Homère, au lieu de Sophocle que porte le Texte.*

Victime des rigueurs d'une Amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle:
Ciel, je m'en plains à toi. Souffrez-vous, Immortels,
Qu'on trahisse un Amour juré sur vos Autels?
Muse, prête au chagrin qui me finit la vie,
Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'inutiles roseaux,
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergere,
Il tira des soupirs de leur tige legere;
Du Ménale, à l'instant, les fidelles échos
Répéterent les sons des premiers chalumeaux.
Poursuis, Muse, au chagrin qui me finit la vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, grands Dieux! Quoi! pour d'autres Amours
Daphné quitte Damon. Je la perds pour toujours.
Trop credules Amans, fiez-vous aux Bergeres,
Idolâtrez encor ces Beautez mensongeres.
Daphné cherit Mopsus. Quelle étrange union!
Ainsi, que la brebis s'unisse au vieux lion;
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent dormir ensemble, & boire aux mêmes rives;
Aprés l'affreux hymen qui cause mon trépas,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.

Prépare, heureux Rival, cette charmante Fête,
Aux Autels de Vénus va mener ta conquête;
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du Sacrifice, & l'heure de l'Amour.
Pourſuis, Muſe; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice! Quel choix! pour cet indigne Époux,
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux?
Le Ciel protége-t-il les Bergères perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! ſi les Dieux cruels autoriſent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Pourſuis, Muſe; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, ſouviens-toi de nos jeunes plaiſirs:
Tu fus le ſeul objet de mes premiers ſoupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naiſſante beauté ſavoit déja charmer;
Mon cœur déja ſenſible apprenoit à t'aimer:
Je n'avois pas douze ans; aux beaux jours de l'Automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
J'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux;

[illegible] admirois le [illegible] de tes charmes ;
Qui l'eut dit qu'ils devoient me couter tant de
larmes ?
[illegible]
Devois-tu naitre, Amour, si tu devois finir ?
Pourfuis, [illegible]
[illegible]
[illegible] cruelle, Amour, [illegible]
[illegible] enfant [illegible]
[illegible]
disgraces
Ni le Fils de Venus, ni le Frere des Graces :
[illegible] ne l'a point [illegible] au Printems [illegible]
ment ;
[illegible]
Dans le sein [illegible] naissance.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Pourfuis [illegible]
[illegible]
[illegible] impitoyable Amour,
[illegible]
[illegible] victimes.
[illegible] Amour [illegible] crimes.
[illegible] inhumain,
[illegible]

Pourſuis, Muſe; au chagrin
Prête les airs dont Pan pleu
C'en eſt donc fait! Daphné s'e
Que tout change; non, rien n
Que Flore aime l'Hiver, que l
Chantent mieux que le Cygn
ténèbres;
Que dans nos bois Arcas chante
Que ſa Lyre aux Dauphins ren
Muſe, c'eſt trop gémir, ceſſe
Mon cœur déja flétri ſent ſa m
Croîſſez, belles Forêts; adieu,
Je choiſis pour tombeau le vaſt
Muſe, apprends-le à Daphné; pa
Que mon dernier ſoupir ſoit p
Quels airs chantoit Atis? E
nous
Les fiers enchantemens d'une
roux:
Atis, d'un bois voiſin avoit vu
Il répéta ces Vers (*) qu'avoit
ATIS.
Commençons, chère Iſis; préſe

pièce a beaucoup *Aman*
ſeconde Idylle *ſacrifi*
, où Siméthée, *cérémo*
auſſi de ſon *la Ma*

Cette coupe ſacrée, & dreſſe trois Autels;
Aux ſecrets de mon art unis ton aſſiſtance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconſtance,
Brûle ſur ce bûcher la Vervenne & l'Encens,
Ma voix va proférer de ſuprêmes accens.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Tout ſubit de mon art l'inévitable loi;
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi;
A mon gré le Ciel tourne, & la Terre tremblante
Voit deſcendre le char de la Lune ſanglante.
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les Compagnons d'Ulyſſe enchantés ſur ſes bords.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Iſis, ſois attentive au myſtère ſecret:
De Daphnis fugitif place ici le portrait;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y ſuſpends en feſtons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour de trois Autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Forme trois nœuds, Iſis, & chante en les formant:
« Que Venus ſoit propice à ce lien charmant ».
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brâſiers;
Ainſi, que, pour moi ſeule attendri, doux, ſincère,
Daphnis ſoit endurci pour toute autre Bergère.
Cieux, Enfers, uniſſez vos ſecours à mes vœux;
Et toi, puiſſant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Non, non : perdons l'Ingrat; qu'il éprouve à ſon tour
Le tourment de m'aimer ſans me donner d'amour.
Qu'il ſouffre, ſans me voir ſenſible à ſon ſupplice,
Ce que ſouffre un Taureau que fuit une Géniſſe,
Quand, las de la pourſuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il réſiſte à mes charmes,
Ses jours ſont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ſes dons autrefois ſi chéris?
Il n'a plus de tendreſſe, elle en feſoit le prix.
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages,
Que ſert votre ſecours contre des cœurs volages?
Brûlez, diſparoiſſez, chers & triſtes préſens,
Puiſque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.
Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.
Un ſavant Enchanteur, aux rives de Colchos,

M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux :
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déités superbes ;
Par leur secours vainqueur l'Amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante Toison.
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même :
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.
Des portes du trépas, & des Royaumes sombres,
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les Ombres ;
Vers leurs sources j'ai vû les Fleuves remontés,
Et dans d'autres guérets les Épis transplantés.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Le cruel ne vient point. Que servent mes accens ?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuissans ?
Tentons un dernier charme : Isis, prends cette cendre,
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre ;
Répands-la loin de toi, sans y porter les yeux :
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Que vois-je ? Dieux du Styx, seriez-vous moins
cruels ?
Quel présage brillant embellit ces Autels !
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :

Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout, quand
on aime.
Non, ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule
amour ;
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtère
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cythere.



EGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

Quel sujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville (*)?

MŒRIS.

Hélas! ici bientôt je n'aurai plus d'asyle.
Ciel! à tant de malheurs si j'étois réservé,
A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé?
« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre:
» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre ».

Cette Eglogue nous rappelle la première. Le Père de Virgile ne put long-temps jouir en repos du bienfait de César, & du privilège dont il est parlé dans le Tityre. L'usurpation de sa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile, son fils, parti pour Rome, est allé porter ses plaintes à ses Protecteurs sur cette nouvelle violence.

(*) *Mantoue.*

Berger, tel eſt mon ſort; vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux;
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverains des
Prairies,
Que ce préſent forcé nuiſe à ſes Bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux Vers,
Par votre fils Ménalque (*), au Dieu de Rome
offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline
Juſqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai: mais tout change, & nos Vers ſont
perdus;
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus;
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alen-
tour,
Comme fuit la Colombe à l'aſpect de l'Autour.
Pour moi, ſi, profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déja ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

(*) *Virgile.*

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?
Ménalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
Ah ! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocagères,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergères ?
Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux
rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives ?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin;
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin :
Quand vous le conduirez au bord de la rivière,
Evitez du bélier la corne meurtrière.

MŒRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Ménalque vous a lus,
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus (*).
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable Ville ! O champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?

(*) *C'est le même dont il est parlé dans la sixième Eglogue.*

Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone;
Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone (*).

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers.
De grâce, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs;
Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines.
Chantez: moi-même aussi j'ai fait quelques chansons;
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons;
Nos Bergères souvent ont vanté ma musette;
Mais je n'ôse me dire ou me croire Poëte:
Je sçais que, pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques Vers.

(*) *Après la Victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuèrent à leurs Soldats les territoires des Villes qui avoient suivi le parti des Meurtriers de Jules-César; Crémone étoit de ce nombre: ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux Villes voisines, à celles même qui n'étoient point coupables; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

1 Pasteur y rappelle une Nymphe des Mers.

Des Grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix.
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois:
Sur ces rives fécondes
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les Ondes
Fixe encor ton séjour?

De l'Alcyon tranquile
Zéphyre, au sein des airs,
Soutient d'une aîle agile
Le Berceau sur les Mers:
Cette jeune fougère
Où paissent mes Moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours,
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite;
Climène, entends ma voix;
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un ſoir, dans ces vallons, ſur des tons plus ſublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers;
Je n'en ſçais que le chant, rappellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Aſtres trop connus n'obſervons plus les routes:
L'Ame du Grand Céſar (*), *Aſtre plus radieux,*
Répand ſes feux brillans ſur les céleſtes Voûtes,
Et la fécondité ſur ces aimables lieux.

Sous l'aſpect bienfeſant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raiſins plus nombreux,
Et les arbres, plantés ſous ſon fertile auſpice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux.

Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muſes, jeune encor, quand je ſuivois la Cour,
Je ſavois aſſez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'eſt plus, tout cède à la vieilleſſe.
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeuneſſe;
Dans ces gracieux jours, ſous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;

(*) *Après la mort de Jules Céſar, une Comète parut au Ciel. Le Peuple crédule la prit pour l'Ame de Céſar.*

[P]uis par le froid des ans ma main trop engourdie,
N'est plus propre à former de vive mélodie.
Les Vers que je sçavois le souvenir m'a fui :
Au retour de mon Fils vous les sçaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre.
[Puisque] votre chant est encor vif & tendre;
Le silence des vents [illegible] dans ces bois,
Le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage,
Nous avons déja fait la moitié du voyage.
[Déj]à de Bianor * j'apperçois le tombeau,
Les Bergers pour l'orner [illegible]
Pourtant vous craignez que cet épais nuage
Amene avec lui [illegible] quelque fâcheux orage,
[Donn]ez-moi ce fardeau **, chantez même en marchant ;
L'ennui du Voyageur se charme par le chant.

MŒRIS.

[Cess]ez de m'arrêter, arrivons à la Ville,
[illegible] que le Soleil [illegible] marquée :
[illegible] & son char plus penchant
[illegible] aux portes du Couchant.

---

* Le Fondateur de [Mant]oue.

** Les [illegible] Mœris a [illegible]



EGLOGUE X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile:
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs;
De ma Muse champêtre il exige des Vers:
Puis-je les refuser? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, &, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes amères,
Que vos Ondes toujours coulent douces & claires:
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

Le Poëte, sous des images Pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cytheris. Actrice fameuse du Théâtre Romain, qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appelée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cytheris.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives :
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phebus Nymphes depositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour ?
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon,
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Helicon les sensibles Echos,
En sons entrecoupés repetoient des sanglots.
Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sçut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingenieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la Houlette.)
Aux antres du Lycée (*), attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisans, cette troupe attristée,
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :

(*) Montagne de l'Arcadie.

Inutiles efforts; Phébus même, attendri,
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante!
Ta Lycoris te fuit, cette volage Amante,
Fidelle à ton rival, brave en d'autres climats,
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
  Avec Faune & Silvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes:
Quel désespoir, dit-il, Berger infortuné!
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné?
L'Amour n'est point sensible à tes vives allarmes;
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes.
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs;
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.
  De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence;
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant:
Derniers Témoins des maux d'un Berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, Arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres;
Mon Ombre chez les Morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas! de mon destin que n'ai-je été le maître?
Sous vos paisibles toits si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.

Occupé parmi vous aux soins des Bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fidèles cœurs, des plaisirs plus constans,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-tems.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere,
Par sa naïve ardeur elle auroit sçu me plaire;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.

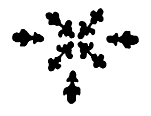
Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmans rivages?
Les Ris au vol léger peuplent ces verds bocages:
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'Univers entier ne seroit rien pour moi.

Vains souhaits! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle! aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre Amant, & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Respectez Lycoris, durs Glaçons, noirs Frimats;
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas:
Et vous, Zephirs, Amours, suivez-la sur ces rives;
Des chaînes de l'Hyver tirez leurs eaux captives,

Que la riante Flore établisse sa Cour
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.
Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'Elégie.
Que ne puis-je me fuir! Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puisqu'enfin l'Ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi:
J'aimerai votre horreur, solitaires Vallées,
Que jamais nul Troupeau, nul Berger n'a foulées;
Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des soupirs à vos Echos plaintifs;
Sur vos jeunes Cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muse regrette;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés Cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets:
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je? pourquoi changer mes jours en nuits?
Fuyons la solitude, empire des ennuis:
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts;
Le Chevreuil égaré tombera sous mes traits:

…eurs… J'erre déja dans des routes sauvages,
[illegible] s'élance à travers ces feuillages….
[illegible] les sons du cor joints aux voix des
Chasseurs,
[illegible] les chiens animés les rapides clameurs:
[illegible], dis-moi, Lycoris… Ah Ciel! que dis-je
encore?
[illegible] tout m'échappe! Amour, en vain donc je
t'[illegible].
[illegible] cruel n'est-il plus d'asyle sous les Cieux
[illegible] mon cœur à tes traits rigoureux?
[illegible] je me retrouve aux antres des montagnes,
…us les drapeaux de Mars, dans la paix des
campagnes.
[illegible] portez ailleurs vos charmes superflus,
…gers, Chasseurs, Guerriers, vous ne me char-
mez plus.
[illegible] vos travaux & vos courses pénibles,
[illegible] mon cœur à des jours plus paisibles:
[illegible] sur l'Hebre impetueux,
…s [illegible] & glaces [illegible] point mes
feux.
[illegible] Pasteur [illegible] Troupeau de l'ardente Lybie.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] tous les cœurs sous une même chaîne.

Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs; Muſes, ſortons des bois.
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire.
Vôlez, portez auſſi mes Vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet Amant conſole ſa triſteſſe:
Qu'il en pèſe le prix au poids de ma tendreſſe.
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au bercail, c'eſt trop chanter à l'ombre.
Partez, Moutons; déja la campagne eſt plus ſombre.
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la Nuit fend les airs ſur l'aile du Sommeil.



ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Qui, malgré tout l'[illegible] [illegible],
Les frimats, la neige, les vents,
Le même jour qui vous éclaire,
La tranquile Raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté.
A l'étroite & longue [illegible]
Des paravents de la [illegible]
Au milieu du nombre [illegible]
De la suite uniforme.
Et de toute la violence
D'un hyver qui [illegible] [illegible].
Et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].
Près de nos champs de [illegible]
L'austère & sauvage [illegible]
Des montagnes de [illegible]
Un bon Hermite [illegible].
Dans sa chaumine [illegible].
Et par cette vie [illegible].

A ſon grand regret, détourné
Du charme d'occuper ſa vie
Dès la renaiſſante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, ſon champ, ſa prairie,
Parcouroit par oiſiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux ſans nouveauté,
De phrâſes ſans néceſſité,
Et de rimes ſans poéſie;
Et dans la belle quantité,
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne ſais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'Humanité,
Et réjouïr la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Q[illegible]embellit, ſéconde
L[illegible]nation;
A[illegible] de gazon,

Ne découvrant de son [illegible]
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon;
Ces tapis d'albâtre [illegible]
Étendus jusqu'à l'horizon
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'un [illegible]
La sombre décoration ;
Se trouvant digne au plus de lui ;
Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'[illegible],
Dans ce morne & pesant séjour,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux
Que baigne & pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
Traits enchanteurs & puissans !
Trompeuse & céleste magie
Du souvenir vainqueur des ans !
Accens d'une voix chérie,
peint tout sur ses sentimens,
Qui fait parer tous les tems
odes d'un heureux g[illegible]
[illegible] délivré des [illegible]
yous, pour quelque[illegible]



Sa ſolitude refleurie
Briller des couleurs du printems,
Et le rappeller à la vie,
A l'air pur des bois renaiſſans.
Loin de la triſte compagnie
Des brochures & des écrans,
Affranchi de ſa léthargie,
Dans une heureuſe rêverie,
A Croſne il s'eſt cru tranſporté;
Croſne, ce pays enchanté
De la belle & ſimple nature,
De l'eſprit ſans méchanceté,
Du ſentiment ſans impoſture,
Et de cette franche gaité,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et ſi bonne pour la ſanté.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y feſoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaiſir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête;
Les vœux, les applaudiſſemens
Précédoient & ſuivoient leurs traces;
A leurs chif[illegible]es reſplendiſſans,
La Glo[illegible]uiſſoit ceux des Grâces,

Et sa [illegible] & ses [illegible].
Et [illegible]
Garantiffent leur fort heureux
L'Amour couronnant leurs [illegible]
De ses guirlandes immortelles.
Un folemnel complimenteur
Un long [illegible]
[illegible]
En beaux [illegible]
En [illegible]
De [illegible]
Il [illegible]
S[illegible]
Bien [illegible]
M[illegible] les [illegible] de l'amour
A[illegible]
Mais [illegible] leur [illegible]
Les [illegible]
Dont les chansonniers se [illegible].
Et les aiglons provinciaux
Forment leurs longues [illegible],
Leurs vieux impromptus, leurs [illegible],
Toutes leurs fornettes fi gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le févère & mâle génie
Du fage & brillant Defpréaux

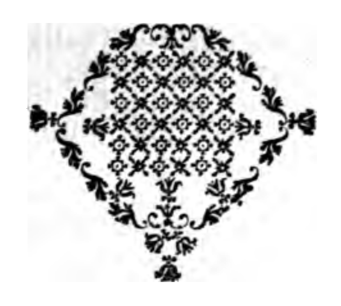
S'indigneroit, si l'ineptie
De tous ces vers de cotterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie & le Maître
Puissent en tout tems reconnoître
Des cœurs dignes de leurs ayeux.
A l'unanime & vrai suffrage
Et de la Ville & de la Cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre & naïf hommage;
Parmi les lauriers & l'encens,
Les roses, les myrthes naissans,
Dont les parfums & la parure
Enchantent deux époux charmans,
La bonhommie, à l'aventure,
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.

Les [illegible]
L'esprit [illegible]
Les [illegible]
Si [illegible]
Le [illegible]
L'air inquiet [illegible]
N'ornent [illegible]
Ce [illegible]
Loin des [illegible]
Du [illegible]
Loin [illegible]
On [illegible]
Le bon [illegible]
De l'amitié [illegible]
Un cœur vrai [illegible]
Avec [illegible]
Malgré [illegible]
Ces lumières [illegible]
Qui [illegible]
Et d'un [illegible]
Aux [illegible]
O vous ! pour [illegible]
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps ;
Pardonnez-en la négligence ;
Ne voyez que les sentimens.

Qui me tracent, malgré l'abſence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre préſence.
Connoiſſant bien la ſûreté
De votre goût ſans inconſtance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le ſtyle ſans importance,
Je vous livre avec aſſurance
Mon gaulois & ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je penſe,
Dans toute mon antiquité,
Que ſi, ſéduit par mon eſtime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit ſublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes Auteurs,
Je viſois au ſtyle, aux couleurs,
A cette empyrique éloquence,
Au ton [illegible] ſans conſéquence,
De nos [illegible] raiſonneurs,
Contem[illegible] créateurs
D'un n[illegible] un nouveau m[illegible]
Par cett[illegible] onde
De très-[illegible] teurs,
D'échos [illegible] onde,

De perroquets littérateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers & prose,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Épître,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause;
Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime exposée
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédans lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point Messieurs de la prose
[illegible]dans, élevés à l'honneur
[illegible] éphemères,
[illegible] le petit malheur
[illegible]naître

De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraiſon altière,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire ſera toute entière,
S'ils plaiſent au ſéjour charmant
Qui m'en dicta le ſentiment
Et les pare de ſa lumière.





AU ROI
DE DANEMARCK.

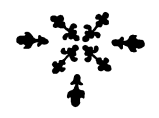
TÉLÉMAQUE, adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printems de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos États fortunés,
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ôse écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce Trône que vous parez.

Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre appanage,
En vain, grand Roi, vous desirez
Échapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté,
L'ineffaçable Majesté
Veut se voiler & disparoître:
L'auguste & tendre humanité,
Les grâces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des Nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le m[illegible]
Tous les [illegible] férens
Chaque [illegible] ces
Vos reg[illegible] ans

En faififfent les differences.
Il n'eft qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie ;
Oui, ces contraftes de génie
Et d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipfent tous
Quand on vous voit paroître & plaire,
Et par-tout, ainfi que chez nous,
Tous les Peuples n'auront pour vous
Qu'un fuffrage & qu'un caractère.



Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs; Muſes, ſortons des bois.
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire.
Vôlez, portez auſſi mes Vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet Amant conſole ſa triſteſſe:
Qu'il en pèſe le prix au poids de ma tendreſſe.
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au bercail, c'eſt trop chanter à l'ombre.
Partez, Moutons; déja la campagne eſt plus ſombre.
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la Nuit fend les airs ſur l'aile du Sommeil.



ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du tems,
Les frimats, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquile Raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite & lourde atmosphère
Des parvenus de la Cité ;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austere & sauvage beauté
Des montagnes de Laponie :
Un bon Hermite confiné,
Dans sa cabanne rembrunie,
Et par cette bise ennemie,

A ſon grand regret, détourné
Du charme d'occuper ſa vie
Dès la renaiſſante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, ſon champ, ſa prairie,
Parcouroit par oiſiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux ſans nouveauté,
De phrâſes ſans néceſſité,
Et de rimes ſans poéſie;
Et dans la belle quantité,
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne ſais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'Humanité,
Et réjouïr la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, ſeconde
L'heureuſe imagination;
Au lieu de fleurs & de gazon,

Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre & de nitre
Étendus jusqu'à l'horison:
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne & pesant repos,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux
Que baigne & pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puissans!
O prompte & céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans!
Aux accens d'une voix chérie,
Qui peut tout sur ses sentimens,
Et qui sait parer tous les tems
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs
A cru voir, pour quelques instans,

Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printems,
Et le rappeller à la vie,
A l'air pur des bois renaissans.
Loin de la triste compagnie
Des brochures & des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse réverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle & simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaité,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y fesoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête;
Les vœux, les applaudissemens
Précédoient & suivoient leurs traces;
A leurs chiffres resplendissans,
La Gloire unissoit ceux des Grâces,

Et du génie & des talens;
Et, sous ses auspices fidèles,
Garantissant leur sort heureux,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.
Un solemnel complimenteur,
Un long faiseur d'epithalames,
Deploiroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de *chaines*, d'*ardeurs*,
De *beaux destins*, de *belles flammes*;
Il viendroit trainant après lui
Son edition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs pertinens madrigaux.
Le févere & mâle génie
Du sage & brillant Despréaux

S'indigneroit, si l'ineptie
De tous ces vers de cotterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie & le Maître
Puissent en tout tems reconnoître
Des cœurs dignes de leurs ayeux.
A l'unanime & vrai suffrage
Et de la Ville & de la Cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre & naif hommage;
Parmi les lauriers & l'encens,
Les roses, les myrthes naissans,
Dont les parfums & la parure
Entourent deux époux charmans,
La bonhommie, à l'aventure,
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.

Les pompons, les vernis du tems,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaités de tant de plaisans,
Si facétieux, si pesans,
Le Sophistique persifflage,
L'air singulier, les tons tranchans,
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat sauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel-esprit & du ramage,
Loin des bons airs & de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village;
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importans,
Ces misères du bon vieux tems,
Qui seroient l'absurdité même,
Et d'un ridicule suprême,
Aux regards de nos élégans,
O vous! pour qui dans ces instans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-tems,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les sentimens

Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois & ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes Auteurs,
Je visois au style, aux couleurs,
A cette empyrique éloquence,
Au ton neuf, & sans conséquence,
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,

De perroquets litterateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont repetant vers & prose,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me ... promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Épître,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause;
Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pedans lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent degouts divers
Que n'ont point Messieurs de la prose:
Si donc, eleves à l'honneur
D'une renommée ephemère,
Ces Vers ont le petit malheur
De subir le froid commentaire

De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraiſon altière,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire ſera toute entière,
S'ils plaiſent au ſéjour charmant
Qui m'en dicta le ſentiment
Et les pare de ſa lumière.



AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE, adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble effort
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort ;
Ainsi, dans le printems de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur preférez les travaux,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos États fortunés ;
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ôse écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Devoile la brillante image
De ce Trône que vous parez.

Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre appanage,
En vain, grand Roi, vous desirez
Échapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté,
L'ineffaçable Majesté
Veut se voiler & disparoître:
L'auguste & tendre humanité,
Les grâces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des Nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les Peuples sont différens;
Chaque climat a ses nuances:
Vos regards sûrs & pénétrans

En finissent les differences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie ;
Oui, ces contrastes de genie
Et d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand on vous voit paroître & plaire,
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les Peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage & qu'un caractère.



tout haut devant vous; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable: il s'élevoit souvent des nuages dans mon âme sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme; & je me fesois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir; toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grâce. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même; rappelé en même tems par cette voix intérieure toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre; il n'est guères de situation plus pénible (quand on pense) que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même; & mal avec soi; je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois

[illegible]

[illegible] les grands & [illegible]

[illegible] tranquillité.

[illegible] dangers [illegible]

[illegible] dans [illegible] contrariétés & de [illegible]

[illegible]

& sans enthousiasme, que les loix sacrées de l'Évangile & les maximes de la morale profane, le Sanctuaire & le Théâtre sont des objets absolument inalliables; tous les suffrages de l'Opinion, de la Bienséance & de la Vertu purement humaine fussent-ils réunis en faveur de l'Art Dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'Église; ce motif sans réponse m'a décidé invariablement : j'ai eu l'honneur de communiquer ma résolution à Monseigneur l'Évêque d'Amiens, & d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées; c'est à l'autorité de ses leçons & à l'éloquence de ses vertus que je dois la fin de mon égarement, je lui devois l'hommage de mon retour, & c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration, que je l'ai faite sous les yeux de ce grand Prélat si respecté & si chéri; son témoignage saint s'élèveroit contre moi, si j'avois la foiblesse & l'infidélite de rentrer dans la carrière: il ne me reste qu'un regret en la quittant; ce n'est point sur la privation des applaudissemens publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus, & quand même je pourrois être assuré de les obtenir au plus haut dégré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma résolution; la voix solitaire du devoir doit parler plus haut pour un Chrétien, que toutes les voix de la Renommée:

l'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrages, & de n'être point à portée de reparer le mal que j'ai pu causer, sans le vouloir ; le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, depend de votre agrément pour la publicité de cette Lettre ; j'espère que vous voudrez bien permettre qu'elle se repande, & que les regrets sincères que j'expose ici à l'Amitie, aillent porter mon apologie par-tout où elle est nécessaire : mes foibles talens n'ont point rendu mon nom assez considerable pour faire un grand exemple ; mais tout Fidèle, quel qu'il soit, quand ses egaremens ont eu quelque notoriete, doit en publier le desaveu, & laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma demarche ; je serai trop dédommagé de leur petite censure & de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés & vertueux, si les Écrivains dignes de servir la Religion, si les âmes honnêtes & pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble desaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la Verite, dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solemnellement tout ce que j'ai pu ecrire d'

ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. Tel est le malheur attaché à la Poésie, cet Art si dangereux, dont l'histoire est beaucoup plus la liste des fautes célèbres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords; tel est l'écueil presque inévitable, sur-tout dans les délires de la jeunesse : on se laisse entraîner à établir des principes qu'on n'a point; un vers brillant décide d'une maxime hardie, scandaleuse, extravagante; l'idée est téméraire, le trait est impie, n'importe, le vers est heureux, sonore, éblouïssant, on ne peut le sacrifier, on ne veut que briller, on parle contre ce qu'on croit, & la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses. L'Impression ayant donné quelqu'existence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une Édition très-corrigée, où je ne conserverai rien qui ne puisse être soumis à la lumière de la Religion & à la sévérité de ses regards; la même balance me règlera dans d'autres Ouvrages qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles Comédies (dont deux ont été lues, MONSIEUR, par vous seul) ne me les demandez plus; le sacrifice en est fait, & c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quel-

ques Écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne; il seroit trop incertain de compter que ces Écrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription les principes & les images d'une Piece que je finissois, & je les donnerai sous une autre forme que celle du genre Dramatique: cette Comédie avoit pour objet la peinture & la critique d'un Caractere plus à la mode que le *Méchant* même, & qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule & un vice national.

Si la prétention de ce Caractere, si répandue aujourd'hui, se manifestoit, comme elle est toute prétention, & si gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature & sans succès, [illegible] ridicules qui ne sont que de la satire sans danger, ou de la comédie sans conséquence, je ne m'y serois plus arrêté, [illegible] pas les traits [illegible] mais outre le [illegible] cette prétention est de plus [illegible] aux regles établies, à l'honnêteté publique, & au respect dû à la Raison, [illegible] d'en conserver les traits & [illegible] de la Vertu & de la Vérité [illegible]

d'espérer que ce sujet, s'il doit être de quelque utilité, y parviendra bien plus sûrement sous cette forme nouvelle, que s'il n'eût paru que sur la Scène, cette prétendue école des mœurs, où l'Amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui, & où les vérités morales, le plus lumineusement présentées, n'ont que le stérile mérite d'étonner un instant le désœuvrement & la frivolité, sans arriver jamais à corriger les vices, & sans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres, & les ridicules de tous les rangs.

Je laisse de si minces objets, pour finir par des considérations d'un ordre bien supérieur à toutes les brillantes illusions de nos arts agréables, de nos talens inutiles, & du génie dont nous nous flattons. Si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, est tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carrière, qu'avant de me désapprouver il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé; après avoir apprécié dans sa raison ce phosphore qu'on nomme l'Esprit, ce rien qu'on appelle la Renommée, ce moment qu'on nomme la Vie, qu'il interroge la Religion qui doit lui parler comme à moi; qu'il contemple fixement la mort; qu'il regarde au-delà, & qu'il me juge. Cette image de notre fin, la lumière, la leçon de notre exis-

tence, & notre premiere philosophie, devroit bien abaisser l'extravagante independance & l'audace impie de ces superbes & petits Dissertateurs, qui s'efforcent vainement d'elever leurs delires systematiques au-dessus des preuves lumineuses de la Revelation ; le Tems vôle, la Nuit s'avance, le Rêve va finir ; pourquoi perdre à douter, avec une absurde presomption, cet instant qui nous est laisse pour croire, & pour adorer avec une soumission fondée sur les plus fermes principes de la saine raison ? Comment immoler nos jours à des Ouvrages rarement applaudis, souvent dangereux, toujours inutiles ? Pourquoi nous borner à des speculations indifférentes sur les majestueux Phenomènes de la Nature ? Au moment où j'ecris, un Corps celeste, nouveau à nos regards, est descendu sur l'horison; mais ce spectacle, egalement frappant pour les Esprits éclaires, & pour le Vulgaire, amuse seulement la frivole curiosité, quand il doit elever nos reflexions. Encore quelques jours, & cette Comète que notre Siècle voit pour la premiere fois, va s'eteindre pour nous, & se replonger dans l'immensité des Cieux, pour ne reparoitre jamais aux yeux de presque tous ceux qui la contemplent aujourd'hui. Quelle destinée eternelle nous aura ete assignee, lorsque cet Astre etincelant & rapide, arrive au terme d'une nouvelle revolution, après une marche de p

quinze Lustres, reparoîtra sur cet Hémisphère! Les témoins de son retour marcheront sur nos cendres.

Je vous demanderois grâce, MONSIEUR, sur quelques traits de cette Lettre, qui paroissent sortir des limites du ton épistolaire, si je ne savois par une longue expérience que la Vérité a toute seule par elle-même le droit de vous intéresser indépendemment de la façon dont on l'exprime, & si d'ailleurs dans un semblable sujet, dont la dignité & l'énergie entraînent l'âme & commandent l'expression, on pouvoit être arrêté un instant par de froides attentions aux règles du style, & aux chétives prétentions de l'esprit.

Je suis, avec tous les sentimens d'un profond respect & d'un attachement inviolable,

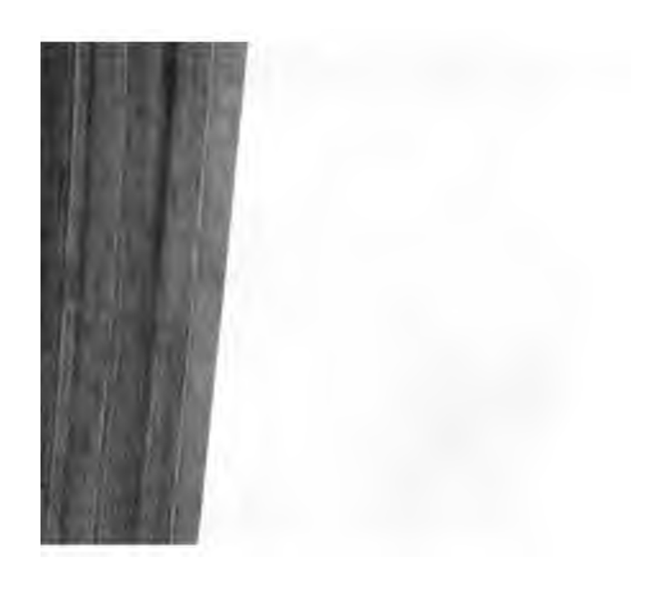
MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obeissant serviteur,

GRESSET.

A Amiens, le 14 Mai 1759.

Fin du Tome premier.



[redacted]



W.2 [illegible] 576

